DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

19 JANVIER 1967
NUMERO 437
0,50 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LE PAVE CHINOIS

LES récents événements chinois semblent avoir causé une surprise assez générale et, sans savoir en fait le fin mot de l'histoire, ou peut-être trop sûrs de l'avoir décelé, nombreux ont été ceux qui, à travers le monde, se sont livrés à des commentaires et même à des conclusions. Nous nous contenterons de faire une brève analyse de la situation.

Du côté américain, les partisans de l'escalade au Viet-Nam ont saisi l'occasion pour renforcer leur position. Ils prétendent que les difficultés de Mao doivent être mises à profit par les troupes américaines. Ainsi, pour eux, la misère et la désolation causées par la guerre importent peu du moment que l'adversaire semble affaibli par les circonstances. Il eût été pourtant plus sage de profiter de cette situation pour proposer la halte définitive des hostilités, mais pour cela il ne faut pas avoir l'esprit guerrier... ni la menace de la récession et de la mévente dans le pays.

Dans le camp soviétique on est plus réservé et on se garde bien surtout de mettre en relief le fait que des milliers de travailleurs chinois se révoltent parce que la révolution que Staline et sa clique avaient aidé à réaliser, ne correspond nullement à la prospérité et au bonheur auxquels ils avaient aspiré.

En fait, pour tous ceux qui, tout en se réclamant du parti communiste international, se trouvaient gênés par le comportement des dirigeants chinois, les récents événements ne pouvaient les surprendre; il faut même dire que ces derniers temps ils avaient pris certaines précautions. Ils en sont même venus à dissoudre des cellules dans la région parisienne parce qu'elles étaient à majorité « chinoise ».

René Piquet, membre du Bureau politique a dit à ce sujet : « Chez nous on a tendance à dire : « Bon, ce type pense comme ça, mais ce n'est pas grave, c'est son droit. » Ainsi, on en arriverait à l'existence d'une tendance intérieure, même faible, qui remettrait en cause toute notre politique ? Ce n'est pas possible. C'est pourquoi nous avons décidé de frapper vite et fort. Toute cellule à majorité « chinoise » sera dissoute et reconstituée sur des bases nouvelles. »

Voilà, c'est ce qu'on appelle émanciper le peuple en argot communiste; et dire que certains prétendent qu'il s'agit là de dictature...

Quoi qu'il en soit, la confusion actuelle de la Chine populaire fait un peu l'effet d'un pavé dans la mare. Nous avons posé, par curiosité, quelques questions à des communistes... disons moyens sur les violences des gardes rouges et le mécontentement des ouvriers et ils répondent toujours par l'évasive. Ils sont gênés pour expliquer cet état de fait et préfèrent « rester Français ».

Quant à la C. N. T., elle était certaine que tôt ou tard, en Chine ou ailleurs, l'étincelle jaillirait; le peuple opprimé finit par se révolter, même contre ceux qui se disent ses défenseurs, quand en réalité ils ne sont que des exploiteurs. Ceci nous amène à dire qu'une révolution est toujours possible quand il y a des injustices humaines. Nous n'avons pas à en faire une théorie puisque nous sommes fondamentalement opposés à la violence, mais, comme le disait Pasteur dans un autre domaine : « Le mal doit se combattre par le mal. »

C'est probablement la conclusion qu'ont tirée les travailleurs chinois avant de se lancer dans l'action qui a défrayé la chronique dans le monde entier. Il est indéniable que rien ne se serait passé s'ils avaient pu résoudre leurs problèmes par de simples élections.

Travailleurs français : Nous vous laissons le soin de tirer les conclusions qui s'imposent, mais n'oubliez jamais que l'émancipation de travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XII

Le principe de la lutte des classes n'est pas une création idéologique des théoriciens révolutionnaires. C'est une *réalité permanente* née de la structure des rapports de production, imposée dans les faits et mise en pratique d'une façon constante par l'Etat bourgeois et le capitalisme. On peut constater, pour s'en persuader, que les seules réformes sociales d'envergure, arrachées de haute lutte au capitalisme par l'action des classes laborieuses, surviennent dans les seuls moments historiques où la lutte des classes atteint les formes les plus pures et les plus violentes en se concrétisant grâce à l'unité d'action des masses exploitées. La lutte des classes ne saurait être une notion abolie comme le prétendent certains syndicalistes réformistes et politiciens de gauche, tant qu'il subsiste des antagonismes de classes. Elle ne pourra être supprimée que par la suppression des classes elles-mêmes.

Ernest Mandel définit ainsi ce qui caractérise le syndicalisme révolutionnaire du syndicalisme réformiste. La difference, écrit-il dans une brochure intitulée « Une stratégie socialiste pour l'Europe occidentale », porte sur les « objectifs fixés aux luttes pratiques : ou bien celles-ci se limitent exclusivement à des réformes réalisables dans le cadre du régime capitaliste, et que celui-ci peut digérer; ou bien les luttes tendent à remettre en question l'existence du régime, tant par leur ampleur que par les objectifs qu'elles poursuivent. » On pourrait ajouter que, par la définition de ses objectifs, le syndicalisme révolutionnaire se place d'emblée en dehors des structures bourgeoises instituées par le capitalisme pour servir de cadre étroit à l'organisation syndicale des masses laborieuses, cadre qui pourrait ne lui servir, mieux, qu'à modifier en surface la superstructure politique du régime sans atteindre les fondements économiques de l'exploitation de l'homme par l'homme. On pourrait ajouter également, dans le même ordre d'esprit, que le syndicalisme révolutionnaire rejette nécessairement toute forme d'intégration à l'Etat capitaliste qui l'amènerait à limiter ses objectifs à une transformation progressive de la société à l'intérieur des structures bourgeoises. Ernest Mandel précise d'ailleurs, un peu plus loin, qu'il faut « rejeter résolument toute illusion d'institutionnaliser le contrôle ouvrier, d'institutionnaliser les réformes de structure anticapitalistes en général ».

Le syndicalisme révolutionnaire se distingue donc du syndicalisme réformiste non seulement par les objectifs qu'il se fixe mais surtout par le choix des moyens d'action propres à assurer la réalisation de ces objectifs. Cette différence fondamentale apparaît, en définitive, comme capitale car la définition d'un programme théorique, d'objectifs à long terme peut fort bien exister sans que la volonté de réaliser concrétement ces objectifs se traduise par la mise en œuvre des moyens d'action appropriés. Ainsi, on peut constater que le texte des chartes constitutives de la plupart des centrales syndicales réformistes et, plus précisément, de la C. G. T., est d'inspiration nettement révolutionnaire et qu'un fossé s'élargit chaque jour davantage entre les objectifs fixés par ces chartes, qui sont des déclarations de principes, et l'action affective des organisations qui sont censées s'en inspirer. Cette remarque fait d'ailleurs apparaître le syndicalisme réformiste non pas comme une forme nouvelle de lutte ouvrière mais comme un appauvrissement du contenu du syndicalisme moderne, une détérioration de ses objectifs née de la subordination de son action aux règles de collaboration de classe imposées par l'intégration aux structures de l'Etat capitaliste. C'est à travers son action que le syndicalisme réformiste apparaît comme une caricature grotesque du syndicalisme authentique et révolutionnaire. Tous les commentateurs notent, par exemple, que les grèves partielles plus ou moins importantes déclanchées par les organisations syndicales représentatives prennent de plus en plus aux yeux du public un aspect de régularité et l'inefficacité qui leur confère le caractère d'une joyeuse partie de campagne dont les quelques désagréments sont compensés par la rupture apportée dans la continuité des habitudes, manifestation saisonnière qui revient chaque année comme le départ en vacances ou la fête du nouvel an. Le peu de considération accordé au syndicalisme réformiste provient moins en définitive, des résultats obtenus que du divorce grotesque existant entre la théorie et l'action. On peut présumer qu'une organisation syndicale infiniment moins puissante, numériquement et financièrement, mais dont l'action serait en conformité avec la doctrine parviendrait davantage, à condition que cette action soit suffisamment intense qualitativement, à créer un courant d'opinion parmi la masse des travailleurs non syndiquées. Or, c'est précisément cette unité entre la théorie et la pratique qui caractérise l'essence de l'anarcho-syndicalisme.

La Charte d'Amiens, adoptée au Congrès confédéral de la C. G. T. en 1906, inspire aujourd'hui pratiquement tous les textes constitutifs des organisations ouvrières se réclamant, dans les grandes lignes, du syndicalisme du début du XXe siècle, lui-même fortement influencé par l'entrée dans les syndicats des militants de formation anarchiste après l'échec relatif des méthodes de terrorisme individuel.

Or, la Charte d'Amiens apparaît aujourd'hui dépassée pour servir de base à un syndicalisme authentique parce que son contenu ne correspond plus aux réalités du néo-capitalisme. En réalité, il s'agit moins d'une imperfection de la Charte dans sa rédaction, rédaction qui correspondait au contexte historique dans lequel elle fut élaborée, que dans l'usage qui a pu en être fait par le syndicalisme officiel. Les rédacteurs de la Charte d'Amiens ne pouvaient certes pas prévoir que le syndicalisme qu'elle définissait finirait par s'intégrer presque entièrement dans les structures bourgeoises et par constituer le meilleur allié du capitalisme dans l'application de la théorie de la collaboration des classes. En 1906, on était loin de prévoir l'écroulement du syndicalisme révolutionnaire, trahi par ses dirigeants, réformistes avant la lettre, adoptant dans toutes leurs conséquences les idées bellicistes du capitalisme et lui apportant sa caution dans le déclanchement du premier conflit mondial. On était loin de prévoir également l'intégration à l'Etat du syndicalisme moderne.

Dans l'une de ses formules terminales, la Charte d'Amiens précise qu' « en ce qui concerne les individus, le Congrès affirme l'entière liberté pour le syndiqué, de participer, en dehors du groupement corporatif, à telle forme de lutte correspondant à sa conception philosophique ou politique, se bornant à lui demander, en réciprocité, de ne pas introduire dans le syndicat les opinions qu'il professe au dehors ». Dans cette notion de « groupement corporatif » se trouve contenue l'essence de ce qui sera plus tard la division corporative du syndicalisme d'inspiration fasciste. Les intérêts uniquement corporatifs sont ceux d'un secteur isolé de la production à l'intérieur du système bourgeois, c'est-à-dire qu'ils peuvent être amenés à la négation des intérêts des travailleurs occupés dans les autres secteurs de la production si cela s'avère nécessaire. Il ne peut y avoir de groupement corporatif à l'intérieur d'une organisation syndicale de type révolutionnaire que dans la mesure où ces groupements ont pour objectif essentiel de s'assurer la maîtrise d'une branche de la production pour la soustraire, le moment venu, en même temps que toutes les autres branches de la production, à la direction capitaliste. Le groupement corporatif n'est donc pas suffisant pour constituer la cellule de base du syndicalisme révolutionnaire. Cette cellule de base doit pouvoir, par sa composition, représenter une remise en cause globale du système capitaliste. Elle est donc forcément géographique et non pas corporative : elle est incarnée par l'Union Locale des Syndicats coordonnant ses efforts avec les autres unités locales par l'intermédiaire de l'Union Régionale. Car la cellule de base du syndicalisme révolutionnaire doit être à même de déclancher un mouvement géographiquement limité par son rayon d'action mais susceptible de s'emparer de *tous* les postes-clés de l'économie.

SEVY

(A suivre.)

LE DOCTEUR JIVAGO

J'AVAIS bien lu ce livre par lequel l'auteur voulut démontrer tout ce que la révolution russe charria de violences inutiles, de contradictions internes et de mépris pour l'individu assoiffé de liberté, mais hier, nous avons désiré voir le film qui veut être dans une certaine mesure l'interprétation du message de l'auteur.

Emu par certains spectacles, séduit par des magnifiques images, je me trouvais dans un état de réceptivité favorable à de profondes analyses qui venaient fortifier celles sur lesquelles je me suis si souvent penché. Deux faits, dans ce film m'ont encore plus frappé que dans la lecture du livre : celui de cet affairiste ignoble, dont l'Etat se propose d'utiliser les capacités organisatrices, et qui, sans scrupule aucun, exploitera la révolution comme il exploitait ses travailleurs « avant ».

L'autre fait fut cette conception du bolchevisme exprimée par ses commissaires : « *Un homme peut avoir servi notre révolution, le pouvoir bolcheviste, sans réticences, il suffit que son sens politique ne soit pas le nôtre pour que nous l'exterminions malgré les services rendus.* »

De cette large fresque par images vivantes, les libertaires ont tiré de larges conclusions, mais il n'est pas superflu d'interpréter encore une des situations que l'évolution pourrait faire renaître.

1° La dictature de classe pressée d'asseoir son pouvoir sur ceux qui lui ont fait confiance, sacrifiant à la conquête de l'Etat le développement des bases économiques de la révolution, fait appel, dans sa hâte et dans le désordre qui s'ensuit, à tous ceux, venus de n'importe quel horizon, qui veulent bien se sauver en la servant...

Cette dictature ne leur confie pas seulement du travail, une tâche utile, mais elle les prend comme interprètes de sa volonté.

On peut se récrier, protester ? C'est inutile : à qui veut conquérir l'Etat dans une période aussi tragique, tout choix est interdit, car le temps et la clairvoyance manquent.

Les moyens employés déterminant les buts, à quoi bon se réclamer de Marx, de Lénine ou du poil de Mahomet... si la révolution s'étant fourvoyée en confiant son essor à des intellectuels dépourvus de sens pratique, manque l'idéal qu'elle s'était proposé : c'était fatal.

Et dans une telle voie on se saurait atteindre un autre but...

Mais dans une révolution sociale qui ne poursuivrait que l'aménagement d'une société économique par la mise en œuvre de toutes les capacités économiques, la classe ouvrière aurait intérêt à utiliser des techniciens bourgeois, d'abord pour leur conserver leur utilité, ensuite pour les intéresser, psychologiquement à l'épanouissement d'un nouvel âge.

Il est certain que leur adaptation ne sera pas aisé, mais le désir de les assimiler au sein d'une révolution permanente, nous incitera à les aider fraternellement dans un climat de compréhension et de soutien.

Il sera nécessaire d'agir avec assez de générosité et de loyauté pour vaincre leur appréhension.

Et cela nous amène au second fait qui, chez les bolcheviks fut la conclusion du premier :

« Après la sauce à la démocratie nouvelle..., l'élimination physique. »

Ceux qui connaissaient la Russie d'alors, cette mentalité contradictoire où la cruauté mongole s'alliait à l'esprit d'entraide slave, ne furent pas étonnés par une révolution aussi tragiquement cruelle.

Mais ce qui révolte notre sensibilité et notre intelligence, c'est de penser et de savoir que cette révolution russe, en état de dégénérescence ininterrompue (c'était fatal) a pu contaminer à tel point les partis bolchevistes de tous pays qu'on les sent capables encore aujourd'hui de répéter les erreurs et les crimes de la révolution soviétique.

Ils recommenceraient, comme leurs tristes maîtres, au nom de la « démocratie nouvelle » à se servir des capacités adverses, ou tout simplement neutres, avec l'arrière-pensée de les liquider afin de n'être pas obligés d'entretenir un dialogue humain avec eux.

Nous les verrions encore — s'ils réussissaient — et à seule fin que jamais leur état cruel et despotique ne soit mis en question, prétendre que malgré les services économiques rendus, tel individu n'ayant pas acquis le sens politique de la tyrannie, sa survie serait un défi à la dictature...

Eh bien, là encore, les libertaires ne sauraient concevoir la révolution comme une vengeance. Pour eux, dans le cadre de l'autogestion économique et sociale, les classes doivent fusionner, se fondre dans un amalgame humain, solidaire et fraternel.

Certes, la tâche sera rude, mais nous désirons que les travailleurs n'usent de la violence que dans la mesure ou la liberté d'organisation serait mise en péril par des insensés ou des politiciens avides de pouvoir. Nous avons confiance dans la noblesse des militants qui, pour avoir été les chantres de la vie libre, ne sauraient ternir cette dernière par la vengeance ou la cruauté.

La révolution sociale n'a pas pour tâche d'écraser l'individu, mais de le libérer de ses erreurs, de ses complexes inhumains pour le faire accéder au « devoir » dans l'égalité réelle et la liberté.

EXPLOITES ET COMPLICES DU CAPITALISME

LA nationalisation des entreprises en France, n'a pas donné les résultats escomptés et l'on s'est aperçu que l'exploitation de l'homme par l'homme avait fait place à l'exploitation de l'homme par l'Etat, ce qui est loin d'être à l'avantage des travailleurs, l'Etat se révélant le plus impitoyable et le plus injuste des patrons. Les conflits sociaux sont de beaucoup les plus nombreux et justifiés dans le secteur nationalisé que dans le secteur privé.

C'est en vain que le capitalisme tente de survivre et que toutes sortes de projets tentant d'atténuer l'injustice sociale son discutés, soumis à l'acceptation des parlementaires, parfois autorisés à être mis en pratique. Il n'en est pas moins vrai que le capitalisme est une des dernières formes du servage et, à ce titre, condamné par la conscience universelle. La minorité que constitue le capitalisme ne peut prétendre à imposer éternellement sa loi à la majorité du monde du travail lequel, en s'affranchissant, l'élève vers une humanité nouvelle.

Le capitalisme populaire a pour but de maintenir le principe du capitalisme plutôt que de disparaître totalement; le capitalisme entend intéresser les travailleurs à un capitalisme travail, ce qui permet de maintenir un capitalisme de propriété. En embarquant le travailleur à ses côtés le capitaliste entend sauvegarder l'avenir de ses droits d'esclavage. Toutes ces mesures de paternalisme, de fraternité de la classe capitaliste envers les travailleurs, respirent les plus vils sentiments d'intérêt, d'égoïsme et de peur.

Le travailleur conscient doit repousser toute formule qui tenterait de faire de lui un complice des malfaiteurs de la classe ouvrière. Dans les temps présents le travailleur doit exiger un salaire conforme aux besoins de l'existence et non un salaire ne correspondant pas au coût de la vie auquel vient se greffer une part de profit capitaliste. Le travailleur qui s'abaisse à souscrire un engagement de travail comportant une clause de profit capitaliste, trahit ses camarades d'exploitation; il fait rempart par sa servilité et son égoïsme à l'arbitraire du capital. — « Le capital ne laisse au travail de la pensée et des bras que ce qu'il lui est impossible de leur enlever. Exploiteur, parasite, étouffeur, tel est son rôle à travers les siècles, et, parce qu'il s'empare de tout, on le proclame le créateur de tout. » — *A. Blanqui.*

Nous ne pourrons détruire le capital et le remplacer par des syndicats de production et de consommation qu'en maintenant chez les travailleurs l'esprit de révolution qui ne fera que s'intensifier devant ses injustices et celles de son agent l'Etat. Ce n'est pas porter atteinte au capitalisme que de l'étendre en y associant les travailleurs; bien au contraire, ces derniers, une fois de plus, sont bernés et assurent des lendemains d'exploitation à la classe prolétarienne.

Prétendre à une transformation progressive de la condition salariale sous l'autorité du capitalisme est, en vérité, faire un pacte avec ceux qui profitent et abusent des travailleurs. L'Etat, qui favorise le capitalisme, n'a fait que prendre la défense de celui-ci et la loi n° 65.566 du 12 juillet 1965, en apporte la preuve.

On ne change pas la condition des salariés par un coup de baguette magique et on ne peut obtenir des profiteurs du capitalisme l'abandon de leurs prérogatives. Les capitalistes tenteront toutes les ruses pour conserver leur pouvoir, mais, sachant qu'ils ne consentiront jamais à l'égalité entre tous les hommes, il appartient au prolétariat de les y forcer.

Les travailleurs ne pourront se débarrasser du capitalisme responsable de toutes les misères et de toutes les injustices supportées par le peuple, que par la Révolution : aucun bénéficiaire du capitalisme ne consentira de son plein gré à la justice sociale. — « Le but de la révolution est de détruire l'inégalité et d'établir le bonheur commun. » — (« Bases de la République des Egaux ».) — *Babeuf.*

RENE VILLARD

APPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2ème U. R.

Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2ème U. R.

Association Germinal

Nous rappelons à tous nos camarades intéressés par l'organisation des loisirs et plus particulièrement par les centres de vacances pour enfants, que l'Association Germinal est prête à accueillir toutes les bonnes volontés.

Déjà, certains projets ont été mis en route et les membres qui ont participé à l'assemblée constitutive ont décidé d'instituer un droit d'adhésion de 5 francs et une cotisation annuelle de 10 francs pour faire face aux premières nécessités.

Les fonds devront être envoyés au C. C. P. num. 19 764 90, Paris, en précisant Association Germinal.

Nos lecteurs nous écrivent

Chers camarades,

Abonné au COMBAT SYNDICALISTE, je crois devoir vous signaler une grave erreur de l'un de vos rédacteurs dans le n° du 22-12-66.

Il s'agit du petit article consacré à une critique de l'œuvre du docteur Schweitzer. Le docteur est présenté comme un bien-pensant de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Non. Schweitzer appartenait à l'Eglise réformée. Il avait même fait des études de pasteur protestant et a occupé pendant un certain temps une chaire de théologie protestante à l'Université de Strasbourg.

Je ne l'admire pas outre mesure, certes, mais il a tout de même abandonné bien des choses très chères au commun des mortels pour aller soigner les indigènes.

Manque d'hygiène dans son hôpital ? Sans doute, mais c'était peut-être pire avant lui...

∴

Notre souci de l'objectivité et de la vérité nous ont fait un devoir de publier cette mise au point et nous ajouterons même que le sens du sacrifice pour le bien d'autrui n'est pas à exclure dans l'entreprise du docteur Schweitzer. Bien entendu, tout n'a pas été positif et cela s'explique dans la mesure où les principes moraux du docteur étaient imbus de sentiments religieux. La résignation, l'obéissance aveugle, enfin tous ces défauts humains prêchés depuis des siècles par toutes les religions ne pouvaient que limiter son action; n'empêche, et cela est tout en son honneur, qu'il a prouvé au monde entier ce qu'un seul individu peut réaliser quand il est guidé par son amour à l'humanité.

Qu'on y réfléchisse et on pourra s'imaginer ce que pourrait faire le monde s'il suivait son exemple..

La Rédaction

LA PENSEE LIBRE

(MORCEAUX CHOISIS)

Aucun individu humain ne peut reconnaître sa propre humanité, ni par conséquent la réaliser dans sa vie, qu'en la reconnaissant en autrui et qu'en coopérant à sa réalisation pour autrui. Aucun homme ne peut s'émanciper qu'en émancipant avec lui tous les hommes qui l'entourent. Ma liberté est la liberté de tout le monde, car je ne suis réellement libre, libre non seulement dans l'idée, mais dans le fait, que lorsque ma liberté et mon droit trouvent leur conformation, leur sanction, dans la liberté et dans le droit de tous les hommes, mes égaux. — *Michel Bakounine* (« La Théologie politique de Mazzini »).

∴

L'individu n'étant rien que par la société, les intérêts de l'un et de l'autre sont tellement confondus qu'on ne peut les concevoir séparés, et la morale n'est plus seulement un devoir, elle est un besoin pour tous les membres de la grande famille. C'est bien encore, si l'on veut l'intérêt personnel, mais épuré, agrandi, élevé aux plus nobles conceptions dans cette formule : « En blessant ton semblable, tu te blesses toi-même. » — *Auguste Blanqui* (« Ni Dieu ni Maître », 11-12-1880).

∴

Mes opinions, une fois logées dans mon cerveau y sont pour la vie éternelle, et toutes les guillotines ne me feraient point renoncer à celui des articles des Droits de l'Homme qui m'en permet la libre manifestation.

Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni riches ni pauvres.

Les riches, qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents, sont les ennemis du Peuple. — *Gracchus Babeuf.*

∴

Etant donné ce que sont les hommes, tous les hommes que nous connaissons — nous compris, il ne sied pas d'anticiper au-delà du bouleversement vengeur des mensonges d'un monde. Il s'annonce, la seule certitude, c'est de vivre et sans attendre. Vivons donc : action, parole ou silence, question d'heure, cas individuel. Et le moins sottement possible... — *Zo d'Axa.*

∴

La volonté de se sacrifier n'existant pas chez l'homme à l'état naturel, le besoin de la créer est né chez les individus qui voulurent vivre en parasites du travail d'autrui. Ce fut l'œuvre de tous les prêtres, cléricaux et laïques de tous les cultes, de toutes les religions théïstes ou sociales, depuis la plus mystique jusqu'à la plus positive. — *Manuel Devaldès* (« Réflexions sur l'individualisme).

∴

Ce n'est pas avec des imprécations véhémentes qu'on détruit des institutions ou qu'on sape des préjugés, ce n'est pas en flattant les ilotes qu'on en fait des hommes libres. L'éducateur (et le propagandiste doit être un éducateur, et non un « bourreur de crânes » d'un autre genre) ne suit pas la foule. Que lui importent les succès matériels s'il doit leur sacrifier l'intégrité de sa pensée, sa probité intellectuelle. Interprétant à sa façon la parole biblique, il pense : que me servirait de conquérir le monde, si je dois perdre mon âme, mon âme, c'est-à-dire ma pensée, le meilleur de moi-même. — *Pierre Chardon* (« La Mêlée » 15-3-1918).

∴

Je fuis les églises comme les portes de l'enfer, les codes ne sont pas faits pour moi; je suis hors la loi, j'aime mieux cela que d'être *protégé* par elle, je suis vagabond; et le premier, je m'en fais gloire.

Ni roi ni sujet : le fort est plus fort seul. — *Ernest Cœurderoy* (« Jours d'exil »).

∴

« Nous sommes venus au monde pour ne pas nous soumettre », pour lutter contre les laideurs de la vie et pour en avoir raison.

Croire, c'est commode, mais il vaut bien mieux avoir le sentiment développé de sa propre dignité, et ne pas gémir à propos de ce dont nous sommes tous également coupables. — *Maxime Gorki* (« Ecrits de Révolution »).

∴

Il y a des époques où la conception morale change tout à fait, on s'aperçoit que ce que l'on avait considéré comme moral est de plus profonde immoralité. Ici, c'était une coutume, une tradition vénérée, mais immorale dans le fond. Là, on ne trouve qu'une morale faite à l'avantage d'une caste, on la jette par-dessus bord, et on s'écrie : « A bas la morale ! »

Saluons les époques, ce sont des époques de critique. Elles sont le signe le plus sûr qu'il se fait un grand travail de pensée dans la société. C'est l'élaboration d'une morale supérieure. — *Pierre Kropotkine* (« la Morale anarchiste »).

∴

Dans notre maison de force, il y avait des hommes que je connaissais depuis plusieurs années, que je croyais être des bêtes sauvages, et que je méprisais comme tels : tout à coup, au moment le plus inattendu, leur âme s'épanchait involontairement à l'extérieur avec une telle richesse de sentiments et de cordialité, avec une compréhension si vive des souffrances d'autrui et des leurs, qu'il semblait que les écailles nous tombassent des yeux : au premier instant, la stupéfaction était telle qu'on hésitait à croire ce que l'on avait vu et entendu. — *F. Dostoïevski* (« Souvenirs de la Maison des morts »).

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

LOS ACONTECIMIENTOS DE CHINA

LOS regimenes comunistas son pétreos, pero no tanto como a los lejanos nos parece. Se vio en la U. R. S. S. con las «purgas» stalinianas, que costaron la vida a los mejores compañeros de Lenin; se ha visto en Cuba con la muerte «misteriosa» de Camilo Cienfuegos y Che Guevara. Igual en Hungría con la revolución de 1956, seguida del fusilamiento del líder Imre Naggi. Incluso la muerte de Pepe Díaz en Moscú, es más que sospechosa, y claro, clarísimo, resulta el desespero del comunista Comorera, *refugiado* en un presidio franquista para eludir la persecución de que lo hacia victima la «Okrana» del P. C.

La U. R. S. S. apoyó incondicionalmente a los comunistas chinos para que consiguieran dominar el país contra el reaccionario Chang-Kai-chek. Derrotado éste, con armamento soviético, cupo a Stalin iniciar el resurgir industrial de China, país que por ideas y apoyos prodigados consideraba favorable al imperialismo soviético. La agricultura china fue desarrollada a la manera comunista propia (tanteos regionales, más que centralistas), pero la mecánica, tanto la ligera como la pesada, fue estimulada, en el aspecto moderno, por el capital y la ingeniería rusa. En cierto modo, Stalin pretendió colonizar, según la biblia marxista, un país subdesarrollado que, por encima, le debía la implantación del nuevo sistema. Mas el sátrapa ruso no contó con la personalidad y la fina percepción china, con cuya inadvertencia demostró que la infalibilidad de las lecciones marxistas quiebra en ciertas y peligrosas situaciones. Gracias a la torpeza del blanco de Moscú, el amarillo de Pekín pudo entrar en el secreto de la materia atómica, y así, una vez adquirido éste, quitóse la careta para decirles a los sucesores del zar rojo (puesto que, entretanto, Stalin había fallecido) que los chinos eran tan chinos, que podían pasarse de consejeros europeos, por comunistas que fuesen. Ante semejante rechazo, Kruschev correspondió con el clásico zapatazo, no consiguiendo sino agravar las relaciones entre China y Rusia, de donde su dimisión aprovechada por Kosyguin y Brejnev, los cuales no han conseguido mejorar la relación entre Moscú y Pekín porque el propósito chino no era de superarla, antes lo contrario: agravarla. Inútilmente los rusos han aducido comunidad moral y económica de intereses entre «repúblicas populares», y la ligazón estrecha y permanente que el mundo comunista está obligado a mantener frente al universo capitalista. La China nueva tiene un propósito (que Stalin, Kruschev y Kosyguin ya habían barruntado), consistente en la «recuperación» de la región del Amur siguiendo el trazado de los montes Yablonoi y Stanovitch, pedazo colindante con la Manchuria, cacho de Siberia que Kropotkin recorrió en plan de geógrafo antes de penetrar China adentro subiendo por el indicado Amur, para alcanzar (siempre en viaje de estudios) la ciudad de Chang-chun.

Tenemos, pues, que la base esencial (no negamos que existan otras, de importancia menor) de las diferencias rusochinas actuales son de origen nacionalista, puesto que las tierras en disputa fueron agregadas a Rusia hace más de cien años por el zar Nicolás I. Y no sería de extrañar que los chinos, codiciosos del uranio que sus ya enemigos comunistas rusos extraen de la Siberia Oriental, se «orientaran» diplomáticamente hacia esa región, ayer desértica a causa de su «pobreza» y hoy relativamente poblada por gentes libres o forzadas a los efectos de minería para-atómica.

Sean como fueren los argumentos diferenciales de comunistas rusos y comunistas chinos, es evidente que el romanticismo internacionalista está ausente de ellos, dándose el caso peregrino de que los soviéticos encarnen el principio conquistador de los zares, y los maoístas el patriotismo concentrado de la dinastía de los Tsing. Marx, profeta sólo desmentido por los hechos, estableció teorías de reloj que nunca falla, excepto cuando se fatiga. Su revolución industrial (Alemania, Inglaterra) se trocó en revolución agrícola (Rusia, China), de pueblos atrasados en lugar de evolucionados. Rusia, en forma de U. R. S. S., es innegable que ha cumplido esfuerzos de progreso, cosa que los países capitalistas también saben hacer. Mas el aspecto moral del problema (el temple revolucionario, la convicción internacionalista, la desaparición del proletariado por igualdad de situaciones) ha quedado en intento, desde luego fracasado. Cuando parecía que el anacronismo patriótico iba a desaparecer con el establecimiento por lo menos de nueve repúblicas comunistas en Europa, América y Asia, las viejas rencillas nacionalistas reaparecen en estas propias repúblicas marxistas. En la zona fronteriza ruso-china indicada, y en el paso del ferrocarril transiberiano, hay conflicto permanente desde 1960, y un forcejeo diplomático — por ahora — se registra entre Moscú y Bucarest con motivo de problemas de frontera aparecidos en Besarabia. Si el internacionalismo marxista incurre en ruindades idénticas a las del patrioterismo clásico, militarista y chovinista, se podrá afirmar que el comunismo de Estado ha atrasado la verdadera revolución social de un siglo por el salto atrás que ha producido en campo obrerista e intelectual. Es triste comprobarlo, pero el marxismo, mediante sus variadas escuelas, parece intervenir en la historia para evitar la evolución integral de las agrupaciones humanas.

En el actual estadio de la novedad marxista, la fiebre patriótica enciende las pasiones de la China. Mao-Tse-tung, callando sus disputas de cámara con Stalin, finge guardar fidelidad a éste para oponerlo en espantajo a los grandes comisarios de la U. R. S. S. y dividir, de paso, a la opinión rusa en estalinistas y antiestalinistas. Por su parte, los directores soviéticos influyen lo que pueden sobre las personalidades chinas con objeto de mantener en el país celeste la influencia moscovita a título de unidad comunista general. ¿Se ve claro el «quid» de la cuestión rusochina? La «revolución cultural» es la fuerza material aportada por el maoísmo a favor de su causa. Frente a ella se aducen nombres de cierta resonancia, gubernamental incluso. Pero nosotros no olvidamos que Chu-En-lai, ese ex empleado en la casa Renault de París, es un comunista educado en la escuela soviética, siendo posible que este hombre, de energía moral probada, prefiera el imperio comunista mundial al alterado y mezquino comportamiento de las masas envenenadas de patriotismo a la antigua usanza.

Unica afirmación nuestra: que la libertad está ausente de la contienda que tiene lugar en el interior de China.

JUAN FERRER

LONDRES

CICLO DE CONFERENCIAS

En el plan de actividades de esta Comisión de Propaganda, en la que participan miembros de la C. N. T., de las Juventudes Libertarias y de Mujeres Libres, figura la organización de un ciclo de conferencias donde intervendrán compañeros de diversas nacionalidades.

En los temas a desarrollar se disertará sobre Tecnocracia, la Juventud, el Mercado Europeo, el Sindicalismo, etc.

Estas conferencias tendrán lugar durante los meses de enero, febrero y marzo, y a medida que se vayan proyectando iremos dando a conocer un resumen de las mismas.

La primera está convocada para el día 29 del corriente a las 3,30 de la tarde en el Royal Hotel, W. C. 1. (Londres) y correrá a cargo del compañero G. Baldelli, quien disertará sobre el interesante tema:

«La tecnocracia y la sociedad»

Al terminar la disertación se abrirá un curso de palabras con aclaraciones inglés o español.

Quedan invitados cuantos quieran asistir.

Rafael Barret:
OBRAS COMPLETAS

Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos. Es una edición «Solidaridad Obrera».

ANTENA

DISMINUCION DE CONDENA

MADRID. — Hace unas semanas fueron pronunciadas sendas penas contra un grupo de comunistas chinófilos procedentes de Ginebra (Suiza). Ante la sentencia exagerada del Tribunal de Orden Público, los abogados presentaron recurso ante el Tribunal Supremo, el cual ha rebajado la pena de 12 años de presidio impuesta por el T. O. P. a José Pérez Miranda y Amador Alonso Fernández, a nueve años de idéntico castigo. Al resto de procesados se les dejó reducida la pena de dos años a seis meses. La acusación intervenida contra todos los encausados, se refiere a «asociación clandestina» y a «propaganda ilícita», un crimen que fuera de España deja de serlo.

INCENDIO ANTIMONJIL

BILBAO. — Un edificio anexo al convento «Coeli», sito en la barriada de Zabalbide, ha sido pasto de las llamas en incendio visiblemente intencionado. Esta dependencia servía de almacén de ropas, muebles y víveres de la comunidad, habiendo quedado, las coelitas, desprovistas de todo. Igualmente era depósito de lotes caritativos de la organización «Caritas». La cara que ponen ahora, los caritanos, ante el desastre. Suerte coelitana de que el fuego no se haya propagado al convento propiamente dicho.

OTRA VEZ LA «STANDARD ELECTRIC»

MADRID. — Como es sabido, los trabajadores de esta empresa reclamaron un aumento de jornal consistente en 1.600 pesetas mensuales para cada trabajador que perciba ingresos inferiores a 1965; el establecimiento de la jornada continuada para 2.500 trabajadores que no gozan de ella mientras si el resto de sus compañeros; elevación de prima a los conductores de equipo, y regularización general de las mismas, afectadas por la reducción de la producción, así como la forma de pago de las horas extras al personal de oficinas. Como estas demandas no han sido atendidas, el conflicto de los obreros contra la «Standard Electric» ha sido declarado.

HUELGA DE TRANSPORTISTAS

MADRID. — En casi toda España se resienten los efectos de la huelga general de los camionistas dedicados al transporte de mercancías por encargo. Como se intuye, se trata de propietarios de autocamiones, en la circunstancia nada conformes con la negativa que les ha opuesto el gobierno para aumentar un 25 % el precio del transporte. En las ciudades mayores del país la huelga ha sido bien secundada, precisándose sin embargo, en lugares como Barcelona, de serias coacciones a fin de que el paro se generalice. Habiéndose observado en el puerto trasiego de camiones, los huelguistas recurrieron al procedimiento de embotellar con camiones parados los muelles, a fin de impedir la descarga de buques. En el Paralelo fue detenido un camión conduciendo una comisión de huelguistas dedicada a la recomendación del paro.

LA SEQUIA

BARCELONA. — En la región catalana hace cuatro meses que no llueve. Las tierras están secas y los manantiales se agotan. El río Llobregat puede cruzarse a pie, en diversos sitios, sin mojarse el calzado. El suelo de labor se agrieta, amenazando con atenazar e inutilizar las sembraduras. En las poblaciones hinchadas con personal de aluvión, el problema del agua se pone terrible. Los curas se encomiendan a la Virgen del Carmen, pero esa señora, también acorchada, no da ni para un bebido ni para un meado.

ARGEL Y MADRID, DE ESPALDAS

MADRID. — Con motivo del asesinato del líder de oposición argelino, Mohamed Jidder, el agregado consular argelino, Bukhalfa, fue conducido a una comisaría para ser interrogado sin respeto a la inmunidad diplomática del interesado. Examinado el caso, el gobierno de Argel ha solicitado del de Madrid las excusas pertinentes, habiéndose negado éste redondamente a presentarlas.

Entre tanto, los asesinos de Jidder no han sido habidos.

INGLATERRA AMENAZA

GIBRALTAR. — Tratando de amedrentar a la aviación inglesa, que a veces se adentra unos milímetros en espacio español, las autoridades militares españolas han dispuesto una red de armas en posición de «erizo». A manera de réplica, el gobierno de Londres ha notificado al de Madrid que lo declarará responsable de los ascontecimientos desagradables que podrían acontecer en caso de agresión española a la aviación inglesa.

OTRO PROCESO EN PUERTA

MADRID. — Quince obreros pertenecientes a un sindicato paralelo han sido acusados de asociación ilegal y detenidos. Madrugador, el fiscal ya les ha requerido pena: 7 años de cárcel y 10.000 pesetas de multa a cada uno.

NO QUEDARA NI UNO

BARCELONA. — El «triunfal» igualadino Justino Vilaró, secretario perpetuo de la Patronal de Igualada, ha fallecido. Siendo ateneista, en 1918, consiguió que en la docta casa que fue el Ateneo Igualadino no pudiera conferenciar Salvador Seguí, uno de los oradores más acreditados de España. Aconsejó contra los obreros a la imbecilidad patronal, en los célebres años de 1918 al 1923. Antiguo republicano e incluso periodista idem, degeneró en reaccionario al estilo anidesco y franquista. Enemigo sagaz de los trabajadores, explotó el recurso reformista desarrollando la forma más mezquina del cooperativismo. Durante la revolución (de la cual siempre se había burlado) desapareció como alma que lleva el diablo. Treinta años después, ha sucumbido sin dejar recuerdo hábil para que le sea dedicada una lápida callejera.

EL MILAGRO DEL FUEGO

ALICANTE. — El Asilo de San Jorge Obrero, de Orihuela, ha ardido completamente. Ni el milagro de las mangueras ha sido suficiente para detener las llamas. Cuando no han tenido nada que devorar, éstas se han extinguido. Los 300 niños asilados han podido ser evacuados sin daño para ninguno de ellos. Ahora curas y beatas rezan sin que nadie sepa por qué ni para qué.

HUELGA PERSISTENTE

BILBAO. — La huelga de los obreros de la casa «Laminaciones de Bandas en Frío» continúa. En estos momentos cuenta una duración de 47 días. El personal de la «Marconi Española, S. A.» de Madrid, ha hecho llegar a los huelguistas un donativo solidario de 52.000 pesetas, cantidad recaudada por suscripción entre los trabajadores de la casa.

PERFILES — El valor de los pueblos

por José Hiraldo

SUELE interpretarse el valor de los pueblos por las acciones colectivas que estos realizan en la lucha por su liberación, por transformar el sistema de vida que les han impuesto, más o menos opresor, y abrir nuevos cauces hacia la libertad y la igualdad entre los humanos.

Cuanto más impregnada de humanismo, de espíritu justiciero esté la conciencia de los que toman parte activa en la lucha, mayor trascendencia tendrán sus acciones, más luz proyectarán a las generaciones futuras.

De ahí el anhelo perenne de los hombres convencidos, de los verdaderos idealistas, por elevar la cultura entre las masas trabajadoras, orientando todos sus impulsos de rebeldía hacia las vías del progreso social y manumisor. Aunque, desgraciadamente, no sean siempre coronados por el éxito sus nobles deseos.

La política, la religión, el Estado y demás fuerzas interesadas en sostener el principio de autoridad, con toda su amalgama de injusticias, se dan trazas para entretener a las multitudes, explotar su ignorancia y desviarlas del camino que pueda llevarlas a su auténtica emancipación.

Se ha dicho y repetido infinidad de veces, que el valor de los pueblos radica en las minorías, formadas por hombres de espíritu inquieto, solidarios y perseverantes, que son quienes los impulsan hacia nuevas modalidades de vida. Son estas minorías el alma, la esperanza de los pueblos de que forman parte integrante.

A través de todas las épocas los hechos lo han confirmado. Si estas minorías, por causas inesperadas fallan, si se disgregan y emplean su fuerza en cosas aleatorias, sin aportar soluciones a los problemas inherentes a la causa que defienden, los pueblos quedan faltos de orientación, y como consecuencia se entregan, inconscientemente, a servir los manejos de sus propios explotadores.

Esto lo sabe perfectamente el enemigo. De ahí que aproveche todas cuantas ocasiones se les presenten para eliminar a esas minorías impulsoras que son las que, al fin y al cabo, les quita el sueño, son quienes lo mantiene preocupado. Para conseguir su objetivo no repara en los medios a emplear. Todos los procedimientos son buenos. El fusilamiento, la calumnia, la corrupción de conciencias, sembrar la cizaña entre los afines, son armas que suelen emplear constantemente los enemigos del pueblo contra los luchadores más audaces y significados entre la clase trabajadora.

La Historia está llena de ejemplos que prueban con abundancia de datos lo que venimos señalando.

Thiers, después de vencer a los defensores de la Comuna de París, empleó toda la fuerza bruta de la reacción que representaba, en destruir a los luchadores más sobresalientes, a los que habían propagado las ideas redentoras entre el pueblo sufriente y laborioso. Sabía que destruyendo esa minoría de idealistas, de hombres abnegados, su triunfo quedaba asegurado.

De igual forma actuó Stalin cuando consiguió dominar al pueblo ruso e imponer su dictadura. Todos los grupos o movimientos que podían oponerse a su ambición de dominio fueron destruidos sin consideración de ninguna clase. Sus sucesores no han dado pruebas de ser más humanos y tolerantes con los hombres que no se adaptan al sistema dictatorial impuesto.

Es de esa manera violenta como pueden asegurar la continuidad del régimen de esclavitud física y moral que perdura ya medio siglo.

Los mismos o parecidos términos de exterminio utilizó Hitler cuando se encaramó en el Poder de la Alemania nazi. Idénticos fueron los que empleó Mussolini en la Italia fascista.

Salazar en Portugal, y Franco en España, los dos sanguinarios que dominan la península Ibérica, se confunden en todos sus actos destructivos con los que fueron sus cómplices y maestros: El Führer alemán y el Duce italiano.

Fácil sería seguir citando casos parecidos de los demás pueblos del mundo. Ya que los propósitos de todos los tiranos, de todos los que quieren perpetuar la ignorancia y la explotación de las masas trabajadoras, son los mismos: destruir las minorías conscientes para que no irradien luz ni despierten la rebeldía de las multitudes ignaras y oprimidas. En esto son todos coincidentes. Obran como si se transmitieran el pensamiento de unos a otros.

Y es que saben que un pueblo sin minorías pensantes, decididas y cohesionadas, es como un barco sin brújula. Por muy grande que sea su fuerza, marcha sin rumbo fijo, a merced de las olas que lo empujan. En medio de la tempestad que lo zarandea, acoge como bueno todo el cable de «salvación» que se les tira. Sin darse cuenta de que «el salvador» puede ser algún pirata aventurero, que en vez de conducirlos a buen puerto, los arrastra para seguir hundiéndolos en las tinieblas.

Tal es el caso del pueblo argelino. Después de llevar siglos de explotación, de abuso y vejamen perpetrado por los colonizadores, se lanzó desesperadamente a la conquista de su independencia, para después de una sangría monstruosa de varios años de combate conseguir sólo cambiar de amos. Y ello le ocurre habiendo tenido las armas, los medios de defensa, en las manos de los trabajadores oprimidos.

Desgraciadamente, no ha sido sólo en Argelia donde han carecido de orientación revolucionaria y consecuente los trabajadores en lucha. Del mismo mal han padecido también en el Congo, en Egipto, en Indochina y otros lugares que se podrían enumerar.

Así no es de extrañar que los pueblos carentes de minorías revolucionarias, activas y bien organizadas, den un día vítores a Tolstoi, Marx o Durruti, pongamos por ejemplo, para otro día cualquiera aplaudir frenéticamente, endiosar a Hitler, Perón, Nasser u otro tirano que se presente.

Es lo mismo que si hoy gritaran, ¡viva la libertad! y mañana dijeran ¡vivan las cadenas!

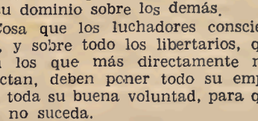
De ahí que cuanto mayor sea la influencia que ejerzan en la conciencia de los pueblos, las minorías revolucionarias y tenaces, mayores serán las posibilidades que tengan éstos para liberarse de sus opresores. Mejor podrán vivir en completa libertad, en armonía con sus propios sentimientos.

Para poder llegar a la consecución de la libertad que tanto anhelamos, hace falta que las minorías actuen guiadas por las ideas que defienden y propagan, sin otro interés que el de llevar a la práctica sus nobles ideales. Obvio el subrayar que la lucha para que tenga buen efecto entre la clase trabajadora hay que efectuarla al margen completamente de la política, de la religión y del Estado.

Que los revolucionarios, los hombres que sientan ideas progresistas cierren sus filas para que todos los hechos sean cohesionados. Aunando los esfuerzos, procurando de que todos los golpes los reciba el enemigo. Esto puede hacerse, tanto en el área nacional, como internacional.

Si por el contrario, las minorías selectas, dispuestas al sacrificio, se dispersan, se enredan en luchas intestinas, gastando sus mejores energías en combatirse recíprocamente por cuestiones de interpretación de las cosas, más que por el fondo de las mismas, no conseguirán otra cosa que desacreditarse ante los ojos del pueblo; perderán la poco o mucha influencia que pudieran tener sobre éste, y sólo el enemigo saldrá ganancioso. Podrá prolongar su existencia y su dominio sobre los demás.

Cosa que los luchadores conscientes, y sobre todo los libertarios, que son los que más directamente nos afectan, deben poner todo su empeño, toda su buena voluntad, para que así no suceda.



Vigencia de la concepción clásica

SUPERACION DEL MOVIMIENTO ACRATA

EN la época que vivimos, las convicciones ácratas tienen ante sí un camino largo y penoso. La persona que elige este ideal, y con él consecuente, da prueba de un valor que no figura en los marcos de finalidades político-estatales.

Hombres de acción o de pensamiento, movidos por una misma inquietud, ambos saben hay muchas metas sociales a cubrir. Unas detrás de otras todas tienen el mismo objetivo: Liberar al ser humano. Es la tarea esencial del esfuerzo muscular o intelectual, el fin único y supremo del anarquismo.

Las metas del destino que se acaricia están a distinta distancia de donde nos hallamos; llegar a la prevista como más perfecta es ambición de toda persona bien inspirada. Hay que andar el camino pertinente, consolidar terreno, no renunciar a conquistas que costaron manantiales de sangre, ni a ideales que continúan siendo única esperanza de la Humanidad.

Las fuerzas políticas de presunción progresista, enraizados en la filosofía estatal, carecen de sentido moral para confraternizar a los hombres. No reconocen la igualdad social. Sus sentimientos y su inteligencia tienen un pacto con los sistemas jerárquicos.

Esa corriente de opinión plantea, permanentemente, situaciones de violencia. Ante quienes la patrocinan, el mero razonamiento de la bondad humana es inofensivo; dialogar con ellos solo pueda hacerse con instrumentos de acción revolucionaria, que tengan como antecedente y base reflexiones de sentido libertario.

Las conclusiones de quien con reflexión ha madurado la idea robustecen la esperanza y seguridad de un futuro ácrata. La superación que se propugna es inevitable, pero muy costosa en vidas y sacrificios. Es ley inexorable de las revoluciones y de la evolución social.

De cuantos inician la marcha hacia las metas promisoras no todos llegan siquiera a las más cercanas. Unos rendidos por el cansancio, otros caídos en el fragor de sublimes batallas, son muchos los legionarios de la libertad que sucumben sin ver realizados sus ideales.

Todos los respetos para los primeros; nuestra más calurosa admiración para los segundos. No se puede condenar a quien, falto de vigor para realizar una empresa noble, se retira del escenario donde en principio afreció su concurso.

No es necesario cabal conocimiento de su genealogía para convencerse que el Movimiento ácrata se supera. Las aportaciones de sus clásicos son de efectividad eterna; es semilla que prendió en los sentimientos e intelecto de los humanos anhelantes de un mundo justo y libre, y no habrá tiranía que evite el fin social que se defiende.

El progreso de liberación humana es incontenible; en su estricto sentido sólo el anarquismo lo representa. Lógicamente, los exponentes reales de hoy han de tener un perfil y utilidad superior a los de ayer; los de mañana lo tendrán superior a los de hoy. Los hechos se suceden; la experiencia ilustra; los conocimientos aumentan y se legan de unas a otras generaciones.

¿A qué obedece ese ascenso de la vida: Ni es representación de las gentes retrógradas. Es expresión de una filosofía, producto de un ejercicio intelectual, resultado de una vibración ética que se preocupa por colocar a la Humanidad en la mejor condicion de existencia.

Todo cuanto en ese ritmo se desenvuelve es compatible con el anarquismo. No decimos que sea suficiente, pero sí que es parte de lo que postulamos para nuestro género. De este modo se va ampliando y perfeccionando la obra que el ideal ácrata tiene la misión de realizar.

Negar el progreso general de la sociedad sería absurdo; también lo sería alegar que el elemento trabajador, en el mismo plano, no está mejor que hace un siglo. ¿A quién puede conformar esta realidad? Todavía no se ha conquistado la verdadera equidad; aun se tendrá que luchar mucho para alcanzarla.

Las mejoras alcanzadas por los desposeídos no se deben a la voluntad y comprensión de los potentados. En el aspecto moral, intelectual y económico, lo que gozan los humildes es producto de conquista, de la lucha constante contra la opresión.

Las definiciones clásicas de los pensadores anarquistas fueron sabias. Se basaron en la ciencia y no en fantasías. Hoy son de tanta competencia como lo fueron cuando se lanzaron. Abórdese el problema de la vida que se quiera, no se llegará a conclusiones justas y ecuánimes mientras se prescinda de la filosofía y de la moral ácrata.

El progreso, orientado por quienes lo monopolizan, no desarrolla la acción bienhechora de que es capaz. Un crimen que no tiene sanción prevista en los códigos estatales; sólo las acciones revolucionarias lo tienen en cuenta y saben sancionarlo con justicia.

El rendimiento de utilidad social está condicionado a las apetencias de una plutocracia sin escrúpulos ni dignidad. Los estatistas, magnates y burgueses de hoy, no han superado la condición personal de los esclavistas de antaño. Unicamente la acción revolucionaria les hace ceder algo de sus prerrogativas.

Las innovaciones son constantes y de irradiación sorprendente; en las condiciones que vivimos, al ver la luz del día, todas llevan sello de mercado. El primer receptor de las mismas es el Estado; de éste depende el que puedan o no circular; si alguna de ellas es atentatoria a la seguridad de los gobiernos, a las prerrogativas de los grandes intereses, aunque provechosa para las necesidades sociales, se pondrá fuera de la legalidad. El Estado ante todo.

Esa conclusión es antitética a los postulados ácratas. El anarquismo sitúa el interés general como esfuerzo y aspiraciones inalterables. Bien mirado, todo cuanto se antepone a la prosperidad social y al goce de sus miembros es delito. Lo es, porque las acciones monopolistas, como las sustracciones al producto íntegro del trbajo, no tienen otro fin que fomentar privaciones, dolor y tragedia.

¿Qué filosofía ha combatido como el anarquismo esas plagas? No se alude al Cristianismo en sus orígenes: bástenos el ejemplo de sus actuales exégetas. Fieles a la realidad de los hechos, no debemos escatimar reconocimiento a las aportaciones heroicas de ciertas interpretaciones sociales en sus inicios.

¿Su destino? La historia nos lo dice: Al trasponer el pórtico del oficialismo se perdieron para la manumisión cuya bandera enarbolaron. El crisol estatal todo lo funde con imagen parecida, aunque con temple algo diferente.

Tanto de pensamiento como de acción liberadora, ¿qué recursos quedan a la humanidad? Sensato es meditar sobre el particular. Cualquier ciencia de las existentes, al través de las modernas investigaciones, puede ampliar sus dominios y robustecerse. En la Sociología no ocurre lo mismo; el pensamiento político ya exploró todas las formas que puede ofrecer como convivencia del hombre. ¿Qué queda sin corromper de todo lo que fueron auroras de dicha?

La respuesta al último interrogante es un poema social. Hay que propugnar el anarquismo de sus múltiples recursos y perspectivas; su contenido humano, filosófico, económico, ha sido y es alterado. Sus adversarios, que lo son todos los matices estatales, religiosos, mercantiles y explotadores, tienen mucho interés en que esa luz promisora, y esa inquietud que compenetra a los hombres y a los pueblos, no prenda en la mente y el corazón de los vejados.

A los que ya sienten y comprenden esa magna tarea compete, en primer lugar, ponerse manos a la obra; es decir: intensificarse. Todas las grandes obras históricas han tenido su organización; es la única forma de aprovechar bien los personales caudales libertarios. Sin esa premisa no se hará otra cosa que remover frías cenizas.

Es muy conveniente dar calor al movimiento; intensificar la exposición y el combate; forzar las circunstancias; abordar aquellas realizaciones que permitan las posibilidades y la capacidad de sus intérpretes. Y si cierto es que el anarquismo se ha superado mucho desde sus inicios orgánicos, actuando, cada cual en lo que sea capaz, daremos pruebas de que el ideal ácrata no ha pasado a la historia.

SEVERINO CAMPOS

Atención al monstruo!!

El Nazismo alienta al Fascismo mundial

ABIERTO ya el expediente sobre la existencia del nazismo en el plano internacional, un acontecimiento excepcional se produjo registrado por toda la prensa mundial. Albert Speer y Baldur Von Schirach, ministros del armamento y de las juventudes hitlerianas del equipo de Hitler que fueron condenados a veinte años de prisión por el tribunal internacional de Nüremberg en mayo de 1946, fueron aparatosamente liberados de la prisión militar de Spandau por las autoridades militares ocupantes inglesas, en virtud del mando regular de turno que les corresponde a las cuatro potencias ocupantes.

Jamás he oído que en Inglaterra esperen la hora de liberar a sus detenidos con tan extrema exactitud, pues se ha informado que al sonar la primera campanada de las 24 horas, la pesada puerta de la prisión se abrió dando paso a dos «Mercedes» conduciendo a los dos liberados y a sus familias. El acto constituyó un acontecimiento. Más de 200 personas esperaban a la salida, entre las que figuraban representantes de la prensa mundial, de la televisión y fotográfos. Cabe registrar, con satisfacción, la ausencia de la esposa y la hija Angélica, de Von Schirach, que divorció — la primera — y en cuanto a la segunda, parece que no está muy orgullosa de la conducta de su padre.

Las policías militar inglesa y alemana aseguraban los servicios de seguridad. La información dice que ambos libertos salieron altivos, conservando su arrogancia. Más de mil personas, curiosos, al parecer pertenecientes a dos bandos, se aglomeraban y pronunciaron «pfui», expresión de disgusto, mientras otros prorrumpieron en bravos.

Una mujer, Karin Stain, que durante tres años vivió pegada al muro de la célebre prisión de Spandau decidida a casarse con Schirach, se precipitó sobre ambos coches con un ramo de flores, sin conseguir aproximarse por la rapidez con que emprendieron la marcha. Llegados al centro de Berlín, las dos «Mercedes» se separaron para hospedarse sus ocupantes en hoteles de primer orden, cosa corriente en los dignatarios nazis, que viven como príncipes en los países afines.

La prensa informó asimismo, las pequeñas cosas, mencionando los veinte años que los presos han pasado confinados en Spandau como si se tratara de unas penas gigantescas. A nadie se le ocurrió detallar su delincuencia, y, sin embargo, sábese que Albert Speer, antiguo ministro del Armamento de la Alemania nazi, preparó arsenales inmensos de material para que el ejército alemán aplastara al mundo en la segunda guerra.

Baldur Von Schirach, ministro de las juventudes hitlerianas, merece capítulo aparte. Cincuenta mil judíos fueron deportados y exterminados procedentes de Austria, de la que Schirach era gobernador; pero su alta criminalidad queda reflejada en la formación de las juventudes nazis que ya antes de la guerra se hicieron célebres operando en razias contra los judíos y antifascistas. Pero cuando Hitler declaró la guerra en los primeros días de septiembre de 1939, esas juventudes, envenenadas de nacionalismo fanático, desnaturalizadas, sin sensibilidad ni respeto a los valores morales ni físicos, constituyeron las fuerzas terroristas de los célebres SS, muy «valientes» operando con carta blanca en la retaguardia, para sembrar el terror y la muerte como en Oradur, y aplicando martirios horribles en Francia y en cuantos países ocuparon.

El mayor responsable de la inmensidad de crímenes SS és ese Schirach que, con el mayor cinismo y desfachatez, dijo ante el Tribunal internacional de Nuremberg: «Yo he hecho, de entre los jóvenes de mi país, millones de asesinos.»

Cualquiera que conozca los antecedentes de tal personaje, convendrá que el alto Tribunal internacional militar fue en extremo benévolo en la aplicación de la pena. No será exagerado decir que también los militares internacionales que presidieron el Tribunal aplicaron dos pesas y medidas; sin duda tuvieron bien en cuenta que el conjunto militar mundial constituye *una sola familia*, y cuando ésta, por circunstancias consideradas excepcionales (huelgas más o menos revolucionarias) en los diferentes países, se encargan del poder, hacen represiones terribles fusilando sin formación de causa y los tribunales militares dictan penas larguísimas. Echese una mirada a la España fascista, edificada por la Alemania nazi y la Italia de Mussolini, donde después de terminada la guerra, con frialdad, odio, y labor metódica, se detuvo a centenares de miles de ciudadanos, entre los que había más de un veinticinco por ciento que no habían tenido otra actuación que la de haber votado por la República en 1931. De todos esos detenidos, la mayor parte de los no fusilados, fueron a poblar las prisiones con penas de 10, 15, 20, 30 y 80 años.

Himmler, policía mayor de la Gestapo, fue a reorganizar la policía española, llegando tan lejos en esa labor infame que en documentos encontrados en el ministerio de Negocios Extranjeros al terminar la guerra, en Berlín, se halló una intervención del propio Himmler (la hiena) recomendando más moderación. Sus discípulos españoles habían ido demasiado lejos...

DELHI

cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45

Federación Local de París

A todos los compañeros:

Esta nueva Comisión de Relaciones tiene el firme propósito de dar un fuerte y continuado impulso a la F. L. Para lograrlo es de todo punto de vista imprescindible vuestra colaboración. Para que vuestra colaboración sea eficaz se hace indispensable que, unido a vuestro deseo de servir a la Organización, unáis el de conseguir despojaros de personalismos, conservando, claro está, cada uno su personalidad y el derecho a expresar sus pensamientos. No tolerar que cada uno diga lo que piensa y siente es un atropello a las ideas libertarias. La libertad de pensamiento es el pilar más sólido del anarcosindicalismo.

Tenemos la absoluta seguridad de que, tanto los más cálidos en sus expresiones, como los más tibios, sois excelentes compañeros. No se dedican treinta, cuarenta y hasta cincuenta años a la C. N. T. si no es que se siente por ella algo muy arraigado y muy profundo. Para militar todo ese tiempo — algunos casi una vida — es necesario llevar la Organización en las entrañas.

La diversidad de criterios es nuestro mayor tesoro. Sin eso, ¿qué diferencia existiría entre nosotros, hombres forjados en el yunque de la libertad y los comunistas, la disciplina prusiana y el francofalangismo? Ninguna.

En un rayo de luz caben todos los colores. Los golpes que da un herrero sobre el hierro enrojecido, nunca son iguales, pero es idéntico su propósito. Este es forjar un martillo o una llave. Logrado esto ha triunfado su idea. La nuestra es arrancar de cuajo las raíces de la esclavitud y de la tiranía. Eso no se logra sembrando odios y rencores entre nosotros. Se logra sí, uniéndonos como están unidos los eslabones de una cadena, tratándonos con fraternidad y arrojando a manos llenas la semilla de nuestros ideales.

Así, pues, consideramos nosotros que se impone dejar que todos expresen lo que expresar deseen, siempre que sea por caminos rectos y limpios en beneficio de la C. N. T. Sólo así, haciendo honor a las ideas más refinadas, profundas y cívicas que conoció el hombre en todos los tiempos, lograremos vigorizar y prestigiar más aún a las ideas libertarias, al anarcosindicalismo.

Compañero: No te sientas desalentado, agraviado o herido en tu amor propio porque otro compañero haya podido inferirte una ofensa por pasión o irresponsabilidad; un hombre puede herirte queriendo o sin querer. Las ideas no hieren nunca. Meditalo.

La C. de R.

EL MARXISMO EN QUIEBRA

LA presencia en París del jefe del gobierno de la U. R. S. S. ha de interpretarse como la culminación de la trayectoria contrarrevolucionaria iniciada por el propio Lenin. Señalo a Lenin como el factor principal de la contrarrevolución rusa, pues fue Lenin quien quiso hacer una revolución al margen del pueblo. Y esto no es posible. La revolución o bien se hace con el pueblo o se hace al margen del mismo y, en este caso, la primera víctima es el mismo pueblo.

La cronología de los sucesos desarrollados en la U.R.S.S. revelan de una manera ininterrumpida un tinte marcadamente reaccionario. Lenin, en la etapa de octubre, instaura la dictadura del partido bolchevique. Elimina los soviets. El soviet estaba llamado a ser la columna vertebral de la revolución rusa. La contrarrevolución, o sea los bolcheviques, se agrega generales zaristas para combatir a Mackno y masacra a los trabajadores de Kronstad. En Kronstad, marinos y trabajadores y soldados, luchaban al grito de todo el poder para los soviets. Lenin y Trotzky siguieron su obra demoledora. Para que triunfase a contrarrevolución tenían que desaparecer los soviets. Lo mismo podemos decir de la revolución española. Para que triunfara la contrarrevolución en España, fueron disueltos los comités de defensa y las patrullas de control. Sin esta medida hubiésemos barrido a los sectores contrarrevolucionarios, igual a decir que la revolución española debía tener como columna vertebral los comités de defensa, las milicias y las patrullas de control.

No cabe duda que las revoluciones crean sus propios órganos y hay que darles libre cauce. El pueblo posee un instinto organizador. La prueba la tenemos con los soviets en Rusia y en España con los comités de defensa, milicias, patrullas de control y las colectividades.

A las revoluciones no hay que ponerles una camisa de fuerza, sino todo lo contrario. Hay que dejar que el pueblo decida libremente de sus destinos. El papel de los militantes obreros ha de consistir solamente en recoger e interpretar las ansias del pueblo. Querer imponer un criterio personal, conduce a la contrarrevolución.

Si la revolución de octubre de 1917, aquellos diez días que estremecieron al mundo, en lugar de ser autoritaria hubiese tenido un cariz libertario, el mensaje ruso hubiera ahondado en el corazón y en la mente de todos los esclavos de la tierra, sin distinción de razas, de credos ni de colores. Lo mismo queremos apuntar de la revolución española. De haberse escrito una página libertaria hubiésemos levantado en vilo al mundo entero.

.. ..

El marxismo no tiene ni base científica. Carlos Marx en sus apreciaciones cometió errores de bulto. Según Marx, las revoluciones estaban llamadas a producirse antes en los países altamente industrializados que en los países agrarios. Los hechos demuestran lo contrario. Rusia, España y China son países agrarios.

Otro vaticinio de Marx: la concentración de la producción y de la distribución hará desaparecer a la clase media. No ha ocurrido así. Pues la clase media posee un gran volumen in-crescendo y juega un papel predominante en la vida de los pueblos.

En «El Estado y la Revolución» de Lenin, se habla de que el Estado tendrá una misión transitoria. Pero los bolcheviques hicieron todo lo contrario. Han levantado un Estado elevado a la enésima potencia. En Rusia no escapa nada al control del Estado.

Entonces, el marxismo-leninismo, de que tanto se habla ¿cómo ha de interpretarse? Es un simple menjunge que no puede conceptuarse como doctrina social. Tanto Marx como Lenin fueron dos factores negativos; son la antítesis de la libertad.

.. ..

La contrarrevolución triunfa con Lenin en el poder, que deja paso, más tarde, a la reacción encarnada por Stalin, por el tirano más abominable que registra la historia. Stalin a raíz de la segunda guerra mundial, para hacer frente al ejército alemán no habló nunca del espíritu revolucionario, habló solamente de patriotismo. Era lógico que los enterradores de la revolución no hablaran de ella. Los rusos se pararon en masa ante la invasión nazi. Y todos los vestigios del zarismo fueron resucitados, inclusive la religión.

El stalinismo es la toma del poder por la nueva casta que está integrada por los funcionarios del Partido Comunista, por los dirigentes de las empresas del Estado y por los tecnócratas en general. La clase obrera esta marginada. Los sindicatos son una dependencia del Estado. No existe el derecho de huelga. Los derechos del hombre son violados constantemente. Recuérdese el caso reciente de unos escritores rusos condenados por haberse desviado de la línea trazada por los zares rojos.

En Rusia eixste un gran desequilibrio entre la ciudad y el campo. El nivel de vida del campesino es bajo. La prueba de ello es que los campesinos son reacios a trabajar en las cooperativas del Estado. Prefieren trabajar un pedazo de tierra con el objeto de cubrir sus necesidades y llevar el excedente al mercado.

A lo que antecede se le puede agregar el extraordinario rendimiento de las parcelas individuales en relación a las granjas colectivas de tipo kolkhoze. Las propiedades cercanas a la media hectárea representaban un tres por ciento de las tierras cultivadas y lo que producen representa un 20 por ciento de la producción agrícola de la U.R.S.S. y el 40 por ciento de los productos derivados del ganado. El 60 por cien de las patatas el 40 por cien de legumbres, etc., procede de esas propiedades individuales.

¿Qué ocurre en el campo? El stalinismo diezmó a los campesinos. Es lógico que el campesino al ver que le roban el producto de su trabajo, se niegue a trabajar. Trabaja para cubrir sus necesidades. El resultado es del dominio público. En la actualidad, Rusia importa trigo y cereales de Norteamérica y Canadá, siendo así, que había sido el granero de Europa.

El capitalismo de Estado es el régimen económico, social y político que priva en la U.R.S.S. Es un Estado monopolista. Es el proceso irreversible del capitalismo que se va manifestando por doquier con las economías dirigidas, con los planes quinquenales, de estabilización de expansión, etc. Es una camisa de fuerza que emplea el capitalismo para ahogar la revolución social. Pero en Rusia, el Partido Comunista al abgar la revolución esquematizó lo que podría ser el Estado al servicio de la contrarrevolución y por ende del capitalismo. Prestó un gran servicio a los capitalistas que no tienen que hacer más que copiar a los del Kremlin.

El stalinismo tuvo una política exterior al unísono con su tinte contrarrevolucionario.

Todas las revoluciones que estallaron en el mundo durante el período del sátrapa georgiano todas fueron ahogadas por los rusos. La insurrección de Markos en Grecia es un botón de muestra. Pero en donde se ensañaron más fue en España. Los chekas rusas en territorio español sirvieron para torturar y asesinar a los militantes obreros. El asesinato de Andrés Nin es una buena prueba de ello. Camilo Berneri fue otra de las víctimas, así como los jóvenes libertarios asesinados en el transcurso de las jornadas de mayo de 1937

El general Franco está en el poder sin rubor de los rusos. Cuando el proceso de Nuremberg, el general Franco debía ocupar un puesto en el banquillo de los acusados puesto que la División Azul le daba el carácter de beligerante. Stalin prefirió guardar el naipe hispánico para chantajear en mejor ocasión, tal como ha hecho en Cuba y en otros lugares.

Stalin ahogó las revoluciones por temor a que la revolución pudiera acercarse a sus fronteras. Por eso imposibilitó la revolución española pues era presumible que el triunfo de la revolución en España hubiese trascendido a toda Europa y quizás a la América latina y Rusia no se hubiera escapado de la gran conmoción social.

En el XX Congreso del P. C. ruso fue condenado el stalinismo por Kruschev, pero tanto él como los que le hicieron coro son tan responsables como Stalin.

No nos engañemos. En Rusia no ha cambiado nada después del XX Congreso. La nueva casta quiere disfrutar en paz la plus valía que sustrae al productor.

La posible entente franco-soviética tiene que explicar por el vacío político en que se halla Rusia ante la defección de los chinos. La China, que queda envuelta en el misterio del lejano Oriente, ha obligado a los rusos a desenmascararse. De ahí el viaje de Kosyguin a París.

Los rusos negocian tras la cortina con los norteamericanos para repartirse las zonas de influencia. Para ellos el pacto franco-soviético es un chantaje para hacer presión a Norteamérica.

Pero los rusos también negocian con Franco. Se habla ya de la próxima apertura de una oficina de la agencia Tass en El Pardo. Y también se asegura que ha habido reuniones en Madrid para tratar del restablecimiento de las relaciones diplomáticas. Nada nos tiene que sorprender. Pues Franco está representado en la O. N. U. y en la U. N. E. S. C. O. porque los rusos no vetaron su ingreso. Además, a raíz de la amnistía los rusos declararon que debíamos regresar a España. Y quizás Kosyguin le habló al general de Gaulle de sus propósitos respecto a España. La emigración del año 1939 es, desde luego, anti-rusa y el comunismo una calamidad.

JAIME BALIUS

Hogar de los parias. — Hyères (Var)

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs., Pídase a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

CONTRA LA REPRESION

BARCELONA. — Unos 1.500 estudiantes universitarios celebraron una asamblea libre para protestar de la represión — recrudecida — que sufren obreros y estudiantes. Hubo intervenciones calurosas, y razonadas, contra el despotismo franquista.

CONSAGRACION DEL NAZIFRANQUISMO

PARIS. — Según «Le Figaro» del 14 de enero, «El general Bethouard ha entregado la medalla de la «Confederación europea de los antiguos combatientes» a los ministros españoles (franquistas) del Interior, del Movimiento, de la Marina, del Aire y de la Justicia en el curso de una ceremonia desarrollada en la sede del Movimiento en Madrid.»

El carácter pro fascista de este acto es evidente.

Conferencias en Montpellier

Para el día 29 de enero, a las 9,30 de la mañana y en nuestro local de costumbre, con la participación del amigo Donato Pelayo, que tratara sobre el tema «La economía francesa y la mano de obra extranjera» en la que nos explicará la situación de las minorías (económicamente), y el acogimiento de los extranjeros en Francia.

Una conferencia que por su importancia debe interesar a todos los compañeros y españoles en general, por lo que invitamos cordialmente a todos a que vengan. Al mismo tiempo podrán hacer tantas preguntas como crean necesario los asistentes.

***

Organizada por el Grupo Anarquista de esta villa habrá conferencia a cargo del compañero Maurice Joyeux quien tratará el tema «Albert Camus. l'homme révolté», el día 10 de febrero a las 9 de la noche en el Pavillon Populaire. Esta F. L. invita a todos los afiliados a la misma y amigos a que asistan a dicha conferencia, por la afinidad que nos une a este Grupo de jóvenes anarquistas, y por el interesante tema de estudio de nuestro inolvidable amigo Albert Camus.

Servicio de Librería

DIVERSOS

«U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak	8,00
«Garbuix Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, Apuntes biográficos de R. Rocker	2,00
«Cuentos literarios», C. Vega Alvarez	2,00
«El triunfo del No Ser», Eugen Relgis	3,00
«Cuentos», de Campio Carpio, ilustrados por B. Cano Ruiz y editados por «Tierra y Libertad»: «Ronda de la Luna»	3,00
«Escarceos sobre China», Victor García	8,70
«L'Anarchisme», Daniel Guérin	3,00
«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau	3,00
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
Teatro de Benavente (Don Magín de las Magias, Los niños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo)	7,50
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50
«Memorias de la República y de la Guerra de España», (2 vol.) I. Hidalgo de Cisneros ..	26,00
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor García)	2,00
«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00
«Misère de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon	6,50
«L'Ethique», Spinoza	5,00
«Les faux célibataire», Jaime Cuadrat	9,30
«G. Cheïtanov», Gr. Balkanski.	9,20
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00
Textes choisis de Bakunin	3,40
«España invertebrada», J. Ortega y Gasset	7,50

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, París X. CCP 13507 56. 15 % a paqueteros y F. L.

COMUNICADOS

F. L. DE HOUILLES

La F. L. de Houilles, ante el aumento de las necesidades solidarias acrecentadas constantemente por la permanente represión que el régimen fascista español ejerce contra nuestros compañeros que no se doblegan ante el tirano y sus secuaces, acuerda contribuir con la cantidad de 50 francos a la suscripción permanente Pro-España Oprimida, en más de su contribución mensual de 5 francos por afiliado, que da la suma de 125 francos.

En conformidad con los acuerdos orgánicos regionales e intercontinentales, esta F. L. hace efectivas estas sumas a la Comisión de Relaciones del Núcleo Zona Norte, para que ella las haga llegar al Secretariado Intercontinental, único organismo habilitado para administrar las contribuciones solidarias de la militancia confederal del exilio.

Por la defensa de todos los compañeros caídos en las garras del fascismo, y por la solidaridad indivisible de la militancia libertaria.

El Secretariado.

F. L. DE ORLEANS

Invita a los compañeros pertenecientes a esta F. L. para acudir a la asamblea que se celebrará en el sitio de costumbre, el día 22 de enero a las nueve y media. Significando que, desde dicha hora, habrá una permanencia para los compañeros que quieran regularizar su situación de afiliados.

F. L. DE MONTAUBAN

Pone en conocimiento de los afiliados, que habiendo sido suspendida, por causas imprevistas, la asamblea que teníamos convocada para anterior domingo 8 del corriente, la misma tendrá lugar el próximo domingo 22 de enero, a las nueve y media de la mañana en el Café de la Comedia.

F. L. DE DREUX

Invita a todos sus afiliados y jóvenes simpatizantes a la asamblea general extraordinaria el domingo 22 por la mañana en el local acostumbrado, para tratar un temario que, dada su gran importancia esperamos la asistencia de todos.

F. L. DE SAINT-ETIENNE

Las FF. LL. de Saint-Etienne y La Talandière comunican a todos sus afiliados para la asamblea general de conjunto para el día 29 de enero en el local de Rouget de l'Isle 24.

Se ruega la asistencia de los afiliados a dichas Locales por la importancia de los puntos a discutir.

PARADERO

Antonio Moreno, natural de Medina de Rioseco, provincia de Valladolid, desea ponerse en contacto con los compañeros y simpatizantes de su provincia. Dirigirse a Antonio Moreno. — 131, rue de la Goutte d'Or .— 93-Aubervilliers.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Fresnes : Torralba, 5; *Roanne* : Antonio López, 10; *Aureille* : Guijarro, 20; *Peyrolles:* Leonor Alvarez, 2,50; *París* : José Villanueva, 10; Una Maña, 16; X, 5; Gual, 5; Criach, 5; Moliner, 10; *Bernay* : Canelas, 10; Un de Mas d'en Gall, 13; *Noisy-le Sec* : Montblanc, 5; *Courbevoie* : Palencia, 10; Benito d'Esparraguera, 10; *Puteaux:* Román, 8. TOTAL 144,50 F.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el día 22 de enero a las 9 de la mañana.

Rogamos de nuevo, a todos los compañeros, que hagan acto de presencia a la hora indicada.

F. L. DE TOURS

Invita a todos sus afiliados a la asamblea general ordinaria, que tendrá lugar el domingo 5 de febrero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

ADMINISTRATIVAS

José Fernández, Tarascón (13). Recibido giro 21,50 frs. pago «C. S.» 417-438, «Umbral» 57-60.

Zaplana, Lyon (Rhône). Recibidos giros Librería y Prensa.

Vicente Antonio, Rives de Gier (Loire). Recibido giro, pagando «C.S.» 420-433.

Guido Seronetti, Roma (Italia). Recibidos carta y envío 9,70 frs.

Manuel Castro, Chatolineau (Belgique). Giro 19,50 frs. Ponte al corriente hasta el 31-12-66. La suscripción para el extranjero es de 30 frs. «C.S.» y 15 «Umbral. Enviamos paquete 2 ejemplares.

Núcleo Inglaterra. Recibidos los tres envíos por los conductos a mano y carta. La cantidad es mayor de la que indicáis. Daremos detalles.

Ganon, Londres (Inglaterra). Nos fueron entregados los 10 ch. para Librería.

***

Los compañeros que hayan pagado hasta el 31-12-66 en el intervalo del envío de las reclamaciones con carácter general hasta dicha fecha no deben tener en cuenta el talón recibido.

A los que no lo hayan hecho hasta finales del indicado año les rogamos traten de ponerse al corriente.

NECROLOGICAS

Pedro Magnet

El día 14 de octubre se enterró en Vouanaveys-le-Haut (Isère) al que en vida fue Pedro Magnet, de Campdevánol (Gerona). No es que fuera un gran militante, pero durante toda su vida perteneció a la C. N. T. pública o clandestina. Nunca dejó de cotizar y actuar. De esto la comarcal del Alto Llobregat y el Cardoner tuvieron muestra. Después de andar de fábrica en fábrica, fijó su residencia en Sallent, donde una hija suya pasó por la cárcel a causa del movimiento de 1933.

En Francia, hasta su última hora ha pertenecido a la Organización.

El entierro fue civil, según su voluntad. Asistió buen número de acompañantes, tanto franceses como españoles.

NOTICIAS DE COSTA RICA

Alajuela 3 de enero de 1967.

Compañeros y amigos:

Pláceme comunicaros que «La trabajosa modernización del régimen», publicado en el nº 424 de LE COMBAT SYNDICALISTE, fue leído el 19 de diciembre último en «Radiolandia» de San José, capital de esta república, por su director José Francisco Aguilar Bulgarelli, en un programa que tiene esa estación de radio intitulado «Lo que pasa en el mundo».

El programa a que me refiero es diario y se da a continuación de un Radio-periódico llamado «Impacto», a las siete de la noche y se repite al día siguiente, a las siete de la mañana, y los viernes, con el título de «La semana política», hace un brillante resumen de los acontecimientos políticos de la semana en Costa Rica el director, José Francisco Aguilar Bulgarelli, abogado y ex-diputado de la Asamblea Legislativa.

Contribuyo así, amigos y compañeros, en la primera ocasión que se me ha presentado desde que ha dejado de publicarse «El Sol», a poner mi grano de arena en la difusión de la labor que con tesón y empeño lleváis vosotros a cabo.

He enviado también a «Radiolandia» para su lectura copias de artículos de «Presencia», «Cenit», «Tierra y Libertad», «La Défense de l'homme» y «Portugal Democrático».

Sin otro particular por el momento, os saluda con toda simpatía, deseandoos muy buen éxito en este año de 1967, fraternalmente.

J. N. MOURELO

«El Sol» no ha vuelto a salir por falta de medios; pero, no perdemos la esperanza de verlo circular de nuevo.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

PEDRO KROPOTKIN

por JOSEPH ISHILL

I. — EL REBELDE

MUCHOS prefieren pensar que Pedro Kropotkin fue un hombre de ciencia. Muchos más le conocen como a un rebelde. Unos pocos selectos, entre los sabios, cuyos humanitarios impulsos van a la par de sus científicas habilidades, le estiman a la vez como a un geólogo y un revolucionario. Pero, ¿quién, excepto un poeta, puede resumir, casta y modestamente, la rigurosa belleza de su vida de cuyo sencillo cáliz asciende el raro incienso del propio sacrificio?

Este sabio, este rebelde, este amante del universo, vióse obligado a pagar la pena de su idealismo, pues siempre el mundo castiga a los que por más tiempo han hecho el mayor de los bienes. Forzado a llevar una existencia dificultosa en exilio, gastó el vigor de su intelecto en artículos para revistas, que apenas le producían una vela extra con la cual continuar sus trabajos. No obstante, a pesar de todas las inevitables dificultades de su posición, el quieto fluir de su espíritu amistoso y el constante vigor de sus manos amigas, surcaron su camino para ayudar a pequeños grupos de asombrados idealistas en busca de expresión.

En alguna parte se ha dicho que Kropotkin carecía de pasión para promulgar sus doctrinas. Posiblemente es esto verdad en cierto sentido, lo cual, sin embargo, se halla contrabalanceado por una constante tenacidad de propósito que meros arrebatados nunca lograron. Después de todo, las llamadas masas han progresado en una extensión que, aunque un entusiasmo furibundo las haya fascinado, solamente la calma lógica acompañada por repiticiones infatigables puede convencerlas.

Aquí, no es necesario hablar de él como de un científico. Su posición es autoritativa e incontestable. Sus libros de geología han sido aceptados. Sus teorías, aprobadas. Es como altruista que las gentes le aman. Siempre era reticente en cuanto a su origen aristocrático, pero ha hecho una cosa espléndida, a pesar de todo, al conquistar a las fuerzas viciadas que le circundaban. Cual lo dice Juan Grave en su hermoso y pequeño folleto «Kropotkin»: «Se dirá que de la parte de un anarquista es bien natural y nada hay en ello que nos parezca meritorio. Sin duda, pero cuántos anarquistas en su lugar, ¿habrían sido tan anarquistas como él?» (1).

(1) En francés, en el original.

Dentro de él tenía, las mismas cualidades de los más grandes Maestros, al poseer el valor de sus convicciones; la voluntad de vivirlas a través de ultrajes y persecuciones.

Ocupaba la vanguardia en el combate por la libertad. Su espíritu era una luz constante y segura; por encima de todo, confiante. Miles han aprendido a ver mediante esta luz, cosa que no les ha de pesar.

Vendrá el tiempo en que el nombre de Kropotkin será sinónimo de liberación. No importa que para los siervos de sus antepasados, el nombre de Kropotkin haya significado el azote, la servidumbre y el temor. Pues para el hombre del mañana Pedro Kropotkin significará el Amor, la Luz y la Verdad.

El gran crítico danés Jorge Brandes (2), su amigo, bien ha dicho: «No conozco a ningún hombre cuyo desinterés sea tan grande, a ninguno que posea tal magnitud de variado conocimiento, y a ninguno cuyo amor por la humanidad sea tan grande como el suyo... Un carácter como el suyo, es una inspiración y un ejemplo.»

El nombre de Pedro Kropotkin evoca una de las más grandes personalidades en los anales del movimiento revolucionario, del ideal de humanidad, del anarquismo.

El corazón de este rebelde fue uno de los más nobles que hayan latido en un pecho en pos del amor por todos. Explorador concienzudo en la ciencia cuya meta es la exaltación del trabajo y la reducción de la miseria — la ciencia de la revolución eficiente —. Esto fue probado inequívocamente en todos sus libros. Enfrentaba a todas las formas de autoridad que ayudaban a esparcer la neblina de las antiguas y tradicionales mentiras.

(2) Jorge M. Brandes (1842-1927), historiador danés; defensor del materialismo y autor de las *Corrientes principales de la literatura del siglo XIX*, valiosa obra que fue publicada por la editorial libertaria de «La Revista Blanca» de Barcelona (España). Dos años antes de morir fue publicada su memorable obra *El Mito de Jesús*.

El más querido anhelo de su vida era ver a las masas trabajadoras liberadas en el sentido más completo de esta palabra. Haciendo suyo el evangelio de la libertad, se basaban siempre sus ideas en hechos convincentes. Por todas partes, sus libros están reforzados con ejemplos concretos extraídos de la naturaleza y hallados a través de la historia científica.

Entre los muchos cuyas iluminadas mentes han tenido el valor de denunciar al mundo las injusticias perpetuadas por los explotadores, la mente de Kropotkin es la más brillante. Valerosamente levantaba su antorcha a lo alto, dejando que la irradiación de sus rayos cayera sobre los reaccionarios, los desvergonzados y los corruptos, al exponer su inherente putrefacción.

Kropotkin tenía el más vivaz talento para observar todo lo que en la vida es manifiesto. Si cínicas y «prácticas» personas ven en Kropotkin sólo al «ingénuo soñador», se les debería aconsejar el ajustar mejor su sabiduría, y tomar una más profunda visión de este mundo social y económico que se está tan rápidamente desintegrando, y muchas de cuyas viejas instituciones se han derrumbado. Las ideas de Kropotkin han ayudado en esto, y en el futuro ayudarán aún más efectivamente a derribar la vergonzosa estructura de una sociedad basada en la hipocresía, la mentira y el robo.

Kropotkin es una de las más brillantes estrellas en el firmamento de los famosos revolucionarios. En él vese ejemplarizado al ideal rebelde. Su larga actividad en el campo de la emancipación humana prueba suficientemente que su vida estuvo dedicada a las masas.

Los miles y miles de lectores de sus libros han encontrado en su lectura la más preciosa y vigorizante literatura, y no sólo entre quienes le son adeptos, sino que también científicos y profesores liberales admiran y siguen sus preceptos.

Muchas de sus predicciones sociológicas se han verificado. Las ideas que propugnaba se han, a través de la codicia de seudo revolucionarios, atascado un poco en la ruta de la libertad. Sin embargo, fueron testigos sus ojos de la caída del Zarismo ruso, aquel poder tan despótico que el mundo oprimido había heredado. El corazón del viejo rebelde debióse inundar de alegría ante tal acontecimiento. ¡Una de sus «Utopías» se había realizado! Si lo ocurrido pasó en Rusia, entonces las otras «Utopías» de Kropotkin deben ser confiadamente esperadas, pues ciertas son de realización.

Las ideas de Kropotkin se han arraigado profundamente, y cada vez profundizan más, estableciéndose por sí mismas más y más fundamentalmente; tan sólo esperan el tiempo maduro que rápida e inevitablemente se aproxima, el de las ideas libertarias tan regadas con lágrimas, sudor y sangre desde los albores de la esclavitud humana.

II. — SU FILOSOFIA

No verán sus mejillas ruborizadas los más ortodoxos anarquistas al saber que Pedro Kropotkin es el criterio que guía a sus pensamientos. Kropotkin era un anarquista por convicción y un científico por experimentación. Como científico vio y reconoció los fenómenos de la naturaleza mucho más allá del concepto del hombre común. Y vio el principio guía que ha modelado los destinos de la raza humana desde tiempos inmemoriales, la necesidad de un mundo mejor que él reconoció como ley.

Como puede comprenderse, la ley que Pedro Kropotkin reconoció no era de las que se promulgan en los anfiteatros legislativos, sino más bien de las que emergen de los procesos evolutivos de la vida humana, viendo él, no una simple lucha entre las artificialmente clases constituídas, sino un enfrentamiento constante de la humanidad en conjunto, al encontrarse sus agrupamientos en pos de una vida mejor. Reconocía que sólo existía un método mediante el cual aproximarse a la perfección, método que designaba como ciencia natural. Comprendía que en la naturaleza nada de permanente existe, sino que todo está en perpétuo cambio, cosa por él designada como evolución.

Kropotkin extrajo de su rico acervo de conocimiento científico, los ejemplos y razonamientos que tan áptamente aplicó a los problemas sociales. Nunca cayó en los pozos que a cada paso encuentra el reformador, ni tampoco viose confundido entre los problemas contemporáneos y aquéllos de más larga aplicación. Aunque evolucionista, era capaz de hacer la lógica distinción entre el período transitorio, interviniendo de una época a otra, y el propio tiempo cuando el esfuerzo revolucionario facilitaría los dolores del parto sin precipitar un aborto. La ausencia de esta lógica distinción, en los tiempos pasados, ha traído infinita angustia y sufrimiento a innumerables miles de disfrazados idealistas.

Mantenía que buenos eran aquéllos cuyo propósito era el logro de más amplias medidas para el bienestar de todos los hombres, siendo malos los que se oponían a la realización de tal fin. Suscribía al principio de decálogo, es decir, si uno no es codicioso no ha de cometer daño alguno. Esta era su idea de justicia y equidad, principio que Kropotkin mantuvo siempre.

Poseía un genio para la búsqueda científica y una mente que penetraba en los más profundos recesos de nuestros enigmas sociales. Siendo su mente matemática, tenía un marcado sentido de proporción y podía ver a través de muchos intrincados problemas, que pocos podían comprender. Creía que el hombre puede lograr la libertad comprendiendo las leyes de la Naturaleza y viviendo conforme a ellas; pero correlativamente con este conocimiento de un orden natural de las cosas, debe también desarrollarse una resistencia a los cánones establecidos.

La naturaleza no puede ser sobornada, tampoco busca ninguna ventaja sobre otro hombre; pero la raza humana, a través de su lucha por su lugar al sol, ha desarrollado la corrupción como un arte fino, y debido a que cada ley promulgada en los parlamentos tiene como propósito algún fin egoísta, no puede pretender al respeto de los hombres honorables. En resumen, opinaba, en común con otros avanzados pensadores, que la función de la ley promulgada por el hombre, es proteger la condición asegurada por el robo legalizado. Vio en la institución del gobierno, la consecuencia de las costumbres afianzadas a través de los tiempos transcurridos mucho antes de la historia escrita, cuando no existían gobiernos o leyes.

(Continuará)

cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45

SINDICALISTA
89, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste.-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

INTER NOS

UN día debiamos ocuparnos de un tema que, por ingrato, reteníamos en nuestra mollera. Hoy, lector compañero, exponiéndonos a ser reflexionados, nos decidimos a enfocarlo.

LE COMBAT SYNDICALISTE vive merced a tí, compañero; no tiene otro ingreso. No hay organismo confederal — de las dos Confederaciones — que suelte ochavo para beneficiar al periódico. Y éste aguantaría recio si el temporal de bajas, de despegues, no fuese demasiado crudo, o insufrible. Una verdad detestable que queda asentada para gusto de enemigos, sonrisa de semi amigos, y pasmo de amigos totales cual tú, compañero lector, lo eres.

Sabes bien que la demografía del exilio es descendente. No ignoras que un gran puñado de compañeros — miles — son, como tú, persistentes y abnegados. Todos los buenos estáis contestes en que, sin periódicos, el Movimiento confederal-libertario quedaría comprometido. Y te esfuerzas, nos esforzamos, para mantener enhiesta la antorcha o, si se prefiere, la bandera. Pero...

Los impresos cuestan caro. Los propios diarios con distintivo idealista han perecido. La prensa de empresa se los ha tragado; sólo lo frívolo, lo banal, lo idiota gana terreno. El resto, se sostiene con esfuerzo, con sacrificio, o se viene al suelo.

El daño de casa, es que ya no se propaga. Se descuida la tarea proselitista. La prensa que nos queda puede cuidar, perfectamente, ese aspecto de las nuevas aportaciones en hombres; puede captar esa sangre nueva de que parece carecemos. Pero faltan propagadores decididos, agentes libertarios voluntariosos. Otros quehaceres — *estúpidos, negativos* — nos absorben. En esto, los empeñados en labor disolvente se desentienden de nuestras publicaciones en beneficio de publicaciones ajenas. Conducta suicida, si se quiere, pero acorde con sus sentimientos actuales.

Entretanto, el «C. S.» no se inclina, no rectifica el tiro de su lucha anarcosindicalista ni se arrodilla ante nadie para recuperar suscriptores. Sufre el boicot de ciertos con menos resignación que altanería. Cuando la Organización decida qu el «C. S.» ha de bailar sobre cuerda floja, en ese día la redacción de ahora no estará presente. Así, quienes adquieren nuestro semanario cada semana lo hacen por voluntad propia, omnímoda, con ganas de que la propaganda libertaria no mengüe, y aun mejor: que se acreciente. Conducta de buenos amigos, de excelentes compañeros, que compensa a la redacción y a la administración de momentos tal vez amargos, pero jamás indecisos. Mas, no obstante la cooperación tuya, lector fiel, y pese al número de preciados compañeros que en tu noble conducta te acompañan, todos somos pocos, puesto que el valor material recogible no alcanza el devengo de todas las facturas. Hay algo sustancial: el dinero, que en nuestra administración falla. No falta energía, probidad ni buen deseo. Pero hay otro factor humano que regresa o, frecuentemente, desaparece. Como la juventud no acude, y nuestros jóvenes no atraen y quedan también solos, en nuestros medios son típicos la calvicie y el pelo blanquecino. Consecuencia: unos compañeros se jubilan y otros fallecen. Y cuéntase aun el indicado sector desafectivo por equis motivos, jamás justificados. De lo que resulta que el capítulo bajas, por eso o aquello, por lo justificado o lo provocado, motiva un colapso administrativo de órdago. Que ello guste al exismo o disguste al formalismo; pero la verdad es que para el «C. S.» y «Umbral» no conseguimos pagar la imprenta. Hay, cierto, un beneficio anual que da respiro; y la distribución de libros. Pero, repetimos: ya todo es poco.

No existiendo, sin embargo, propósito ni derecho de suprimir nada. Atrás, no hay que ir nunca. Siempre adelante, siempre empujando. Somos así, y lo hemos probado. Pero las FF. LL. y los compañeros activos deben evitar nuevas bajas, aportar nuevos suscriptores, aumentar el volumen de sus paquetes y disponerse a pagar más caro el papel si ello precisara.

No hay otro camino.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CONTRA EL ABURGUESAMIENTO PROLETARIO

BIEN sabemos que anda bien lejos de ser aproximadamente homogéneo el nivel de vida económico de la clase trabajadora en general. Hay en los países subdesarrollados millones de productores forzados a vivir con un salario irrisorio que no alcanza a subvenir a sus más perentorias necesidades. Un sociólogo de renombre: Josué de Castro, ha demostrado que el hambre hace estragos en el mundo. Incluso se ha evidenciado la pervivencia del tráfico de esclavos.

Mas no es menos cierto que en aquellas naciones cuyo desarrollo industrial es floreciente: Estados Unidos, Holanda, Suecia, Noruega, Alemania, Francia, y algunas más, prepondera una masa trabajadora que hace vida material bastante holgada, debido a un nivel de salarios relativamente elevado. Ello ha creado una mentalidad burguesa, originando manifiesta *anquilosis* de la rebeldía y de los sentimientos de la dignidad humana. Es un proceso de relajamiento, de matiz moral, al que han contribuido los partidos políticos considerados de izquierda y organizaciones sindicales adormecidas por el burocratismo y el inamovible reformismo.

Bregando contra tal corriente de aburguesamiento, a la par de aquellos productores refractarios a toda domesticación, no faltan sociólogos, artistas, escritores, que señalan lo que conceptúan como una esclerosis de lo que debería ser trayectoria constante de progreso humano, cimentado en el desarrollo de las ideas humanitarias, siempre en pos de justicia y de libertad. Pese a la abundancia de cosas triviales, de chabacano pasatiempo, descuellan en el arte cinematográfico y entre las producciones teatrales obras concebidas con la finalidad de agitar las conciencias, de clavar en ellas el impacto de la dignidad humana, haciendo sentir algo así como la vergüenza de la propia mediocridad. En lo concerniente al teatro, acá y acullá hay bastantes autores empeñados en tan laudable cometido. Destacan entre ellos: Berthold Brecht, Ionesco, Miller, Beckett, cuyas obras más representativas han sido traducidas a diversos idiomas.

Según nos manifiestan algunos críticos de teatro, en Dinamarca, singularmente en la capital, o sea en Copenhague, está representándose con éxito clamoroso, una pieza teatral que lleva por título: «Baile entre los burgueses». Al parecer, los autores de la obra han ingeniado una sátira mordaz contra la aburguesada política de «izquierdas», y contra el conformismo pancista de los obreros que poseen automóvil, casita, televisor, cocina eléctrica, y otros enseres modernos hogareños, a cambio de ofrecer el deleznable papel de «robot», a cambio de un borreguil conformismo a los manejos del capitalismo y del Estado. Dícese que la obra en cuestión va a ser traducida y representada en diversos países, donde va a despertar, como en Dinamarca, vivas polémicas y algazara. ¡Qué así sea es menester!

CONFERENCIAS NECESARIAS

Todo cuanto afecta a la propaganda de nuestras ideas, por supuesto, es digno de estima. Descuidar la obra proselitista para *rumiar* constantemente, y en familia, las mismas apreciaciones, en tácticas y doctrina, poco lustre da al ideal que se dice sustentar. Claro que peor hacen quienes, como hay algunos casos por ahí, apenas si se preocupan de nuestros problemas orgánicos, engolfados jugando a la baraja en un rincón de café. Diríase que su cabeza anda escasa de ideas y el tiempo las pasa mejor averiguando si el «contrincante» ha de poseer el tres de bastos, o tal vez el as de oros... Pero vayamos a lo que hace el caso:

En la revista que publica el compañero Louis Louvet, que lleva por título «Contre-Courant», y en el número correspondiente a primeros de diciembre pasado, con el epígrafe «Conferencias», pudimos leer una gacetilla haciendo referencia a una conferencia de Gastón Leval, pronunciada el día 19 de noviembre en el Anfiteatro de Geología de la Sorbona, en París. Escribió el autor del trabajo en cuestión: «Una sorpresa nos aguardaba en aquel ambiente universitario (se refería a la Sorbona) el sábado 19 de noviembre: una sala completamente llena, y lo que es mejor, repleta de jóvenes, atentos, el lápiz en la mano tomando notas. Relegado a una de las salas anexas, pude seguir, no obstante la incomodidad, la conferencia que daba Gastón Leval acerca de la experiencia social histórica que fue la Revolución española. Dominando muy bien el tema, durante más de dos horas, el orador explicó los acontecimientos, deduciendo de ellos las pertinentes enseñanzas. Extensamente hizo referencia a la instauración de cierto comunismo libertario en numerosos pueblos de Cataluña, de Aragón y de Extremadura.»

He ahí, sucintamente expresado, algo de un particular interés: el hecho de explicar a un público atento, estudioso, un conjunto de realizaciones evidenciando la *posibilidad práctica* de las concepciones libertarias. Se puede demostrar, hoy más que nunca, que el anarquismo, a la par que un conjunto de razonamientos de orden moral, va en pos de una organización de tipo económico donde, al no existir la explotación del hombre por el hombre, el trabajo sea una norma generalizada.

Conferencias parecidas a la que se acaba de citar, a cargo de unos o de otros compañeros, se podrían organizar con frecuencia, en el ambiente obrero, en los medios estudiantiles, en ateneos, en sociedades recreativas. Nuestro ideal se puede presentar desde distintos ángulos de visión, abarcando diversos matices. Ahora que la política anda tan desacreditada, evidenciándose el desbarajuste incluso entre aquellos que una mayor demagogia seudo revolucionaria venían haciendo; hoy que en editoriales burguesas se editan textos anarquistas, es ocasión magnífica para dar a conocer el idearo ácrata, desconocido por la inmensa mayoría de las gentes.

Claro está que para una labor eficiente, de envergadura, es menester voluntad decidida, un sentido de cohesión. Una franca camaradería que alcance a borrar mezquindades personalistas; encrespadas pasiones, que donde quiera se manifiesten hacen estragos, entorpecen toda tarea de signo constructivo. Se ha dicho que, a la postre, los anarquistas no están formados de distinta materia que los demás mortales. Es cierto, pero también se ha de tener en cuenta que al pretender reformar toda una estructura social, el individuo ha de empezar por hacer el esfuerzo de conocerse a sí mismo, buscando en el trato con los demás compañeros eliminar sus propios defectos: la envidia, el orgullo, la pedantería, el autoritarismo, el desmesurado egoismo... Y si no alcanza a ver aquellos defectos sobresalientes, lo que menos puede hacer es no incomodarse cuando otros se los señalen. Reflexionar, rectificar, y dar de sí lo que se pueda en una obra de conjunto. Ahí está lo fundamental de la tarea.

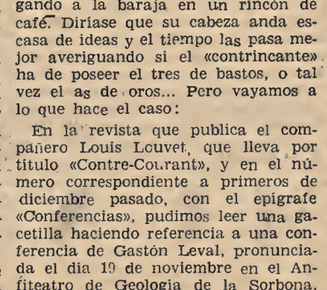
CONSEJOS DE GOETHE A LOS TRADUCTORES

Se ha traducido al catalán con el título: «L'home revoltat» la obra de Albert Camus, «L'homme révolté». La traducción ha corrido a cargo del escritor valenciano Joan Fuster. El hombre ha puesto un prólogo a la obra señalando sus discrepancias con el autor de «La Peste». La cosa no tendría mayormente importancia de no darse el caso de ser bastante deficiente la traducción en cuestión. Ya no solamente se le han señalado a Fuster defectos de orden gramatical en su trabajo sino incluso deformación del pensamiento de Camus. Por ejemplo, refiriéndose a Nietzsche, dice en un párrafo de la obra: «Contrairement a ce que pensent certains de ces critiques chrétiens...» Y el traductor dice: «Contrariament al que pensen alguns dels seus critics cristians...» Tremendo lapsus del señor Fuster al colgarle a Albert Camus el adjetivo de *cristiano*. Ello revela incompetencia o falta de atención; ambas cosas censurables.

Goethe, que ya es sabido no es solamente considerado como un genio en Alemania sino que su nombre ha tomado un realce universal, leyó una vez la obra de Diderot el «Neveau de Rameau». La obra le gustó tanto, quedó de ella tan prendado, que decidió traducirla al alemán. Ello le dio margen para expresar una serie de consideraciones sobre la importancia de traducir. Aducía que el traductor debe poseer un sentido de abnegación, y sentir la satisfacción de poder ofrecer en la lengua de su país el libro que allí ignoran. Dice que el buen traductor debe de conocer, en sus variados matices las dos lenguas, buscando el cuidar la belleza del estilo, particularmente en las obras literarias, sin adulterar en lo más mínimo el sentir del autor traducido.

En realidad, pocos son los traductores tienen en cuenta los escrúpulos de conciencia que pedía Goethe como imprescindibles a una tarea bien hecha.

SOBRE MORAL



¿QUIEN sabe si, para que el hombre pueda hacer un paso hacia su ideal moral, no es menester que el mundo entero marche y se mueva con él? La ley de selección natural, tan brutal al principio, sirve sin embargo ella misma a la realización gradual de este ideal aquí abajo. Según la ley que domina a toda naturaleza animal, es el más fuerte que se hace un puesto, se abre una vía y, por ahí, abre la vía misma en donde la naturaleza debe marchar; es del lado de la más grande fuerza que la naturaleza se dirige sin cesar. Pero la fuerza, antiguamente, tenía realmente para ella las mejores razones: ser fuerte. ¿No es ser, bajo el punto de vista de la especie, bajo el punto de la naturaleza, lo mejor? Diré más: la fuerza no se ejerce sin un cierto despliegue de energía y de audacia; los más fuertes, son en general, los valerosos. También la fuerza es, en término medio (la naturaleza no obra nunca si no es sobre términos medios), superior moralmente a la debilidad y constituye a veces una especie de derecho al triunfo. La selección por la fuerza fue así la condición del progreso, y es ella la que le marca la dirección. Pero se puede prever un porvenir donde lo que hizo la fuerza, la voluntad verdaderamente moral lo hará. Ahí todavía, la selección se ejercerá, pero de muy distinta manera. La lucha por el bien y por la justicia, la lucha por la vida moral reemplazará o por lo menos corregirá la lucha violenta por la vida material: ahí triunfará el que haya colocado más alto su ideal y desplegado más voluntad para alcanzarlo. De esta suerte de selección moral nacerá y surgirá sin cesar una humanidad mejor. Solamente los menos buenos en lugar de ser aniquilados, como lo son en la naturaleza los más débiles, serán elevados, moralizados, y entonces, lejos de ser un obstáculo para la evolución, se volverán una ayuda: cada uno, según sus fuerzas morales, trabajará a elevar sin cesar por encima de sí mismo el ideal de la moralidad.

MARC GUYAU

(Traduje JUAN).

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

COMPAÑERO: La revista UMBRAL es una publicación tuya introducida en los medios intelectuales. Ella desmiente, una vez más, que el movimiento libertario español sea compuesto por individuos ignaros, sectarios y sin comportamiento.

Apoyando a UMBRAL te apoyas a tí mismo.

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

GESTION DIRECTA

SI nos dejáramos llevar por las ilusiones que nos ofrecen los tiempos que corremos, habríamos de creer en Bovio: «Anarchico è il pensiero e verso l'anarchia marcia l'istoria». Manteniéndonos en la reserva de que todo progreso en el camino de la libertad requiere impulso, continuidad y sobre todo orientación.

Las sociedades evolucionadas por un cierto bienestar generalizado de sus emporios económicos, viven sin embargo sobre ascuas generadoras de una tremenda explosión. No carecen de presentimiento los grandes capitanes de industria y se esfuerzan por adelantarse a los acontecimientos. La vieja fórmula capital-trabajo horrorizaba hace unas décadas a una burguesía recelosa y no evolucionada. Se esgrime hoy con cierta desenvoltura. Con la garantía de que su puesta en práctica no lesionará los intereses sagrados de los «elegidos». Por el contrario, la teoría fordiana del capital en rotación continúa las convenciones por una nueva aportación de beneficios. El obrero tendrá un trozo más de pan para calmar sus ansias. Consumirá más y entrará en el juego. Todo ello en perjuicio de su independencia personal y de clase. Sobre todo — abierta está la trampa — el obrero se dejará enganchar en la carreta de los «intereses creados», de que nos habla Benavente. Una vez uncido a tal carreta, se hallará atado por los compromisos que engendra la accesión a riquezas efímeras, ilusorias, aunque palpables y «contantes». Será el esclavo del «piso» a pagar y de los subsiguientes aditamentos que condicionan su disfrute. Será esclavo del «porvenir de la empresa», convertida hoy en fabuloso trust de accionistas anónimos e inaccesibles y se sentirá — falsa ilusión — dueño o accionista a su vez, convirtiéndose en cancerbero de su hermano de clase. Será esclavo del gobierno que haya asegurado las suficientes garantías de «estabilidad» (léase borreguismo) para que los beneficios no sufran mengua. No habrá ya huelgas ni protestas. Todos patronos. Qué ideal, qué cuadro magnífico nos preparan los tecnócratas del nuevo paraíso capitalista.

En las sociedades pobres, aún no desarrolladas industrialmente; en los países recientemente «liberados» del colonialismo, víctimas de una neo-democracia — y en los países evolucionados a medias, o deficitarios a pesar de su evolución franca (U. R. S. S.), en los que la aureola de una revolución proletaria sirve de pretexto a una cierta sumisión «provisoria», se busca otra fórmula que — guardando las distancias — equivale a la más arribe mencionada. En lugar de la conjunción capital-trabajo se ofrece otra que podría ser de base popular. Nos referimos a la autogestión. Aquella que no es aún porque se la frena: la gestión directa.

Se recurre a precedentes revolucionarios. Se habla de socialismo. Se toma ejemplo del «kibouts» israelita. A los dos movimientos húngaros de este siglo. Se recuerda la «toma de las fábricas» de la Italia pre-fascista y a España y sus colectividades, pero sin seguir sus métodos. Se hace referencia a los soviets, a los comités de fábrica y de barriada que surgieron de la base y por la base eran dirigidos, no por la cúspide. Desde abajo hacia arriba. De la base a la horizontal, no al vértice ni a la cúspide. Se proclama, en suma una suerte de gestión de la producción dirigida y controlada por el Partido y por el Estado. La autogestión se halla yugulada en su base. Se encuentra con dificultades extremas y si algo progresa será difícilmente en el camino de una revolución honda, realmente transformadora.

Lo que para nosotros cuenta es la gestión directa de los medios de producción, de intercambio y de distribución por parte de los productores y de los consumidores. Gestión directa de los bienes públicos, de los transportes y de las comunicaciones. Sin la intervención del Estado ni del partido. Integrada la sociedad en la gestión pública general. Sin directores ni dirigidos. De todos a todos, pasando por todos los miembros de la sociedad.

UNA TEORIA SOCIOLOGICA DE LA AUTOGESTION

Es el título alentador que aparece en una nueva publicación parisina a la que saludamos.

Con fecha diciembre 1966 apareció en París una revista titulada «Autogestión». En el Comité de Redacción figuran entre otros, Albert Meister y Henri Desroche y nuestro amigo Daniel Guérin, autor de un estudio sobre el anarquismo y de varios trabajos acerca de la autogestión en Argelia, España, etc. El elenco de redactores constituye una garantía de probidad.

El primer número de la revista aporta un estudio sobre Georges Gurvitch, recientemente fallecido, que fue un exégeta de Bakunin y de Proudhon. Siguen varios extractos de la obra de Gurvitch; Problèmes théoriques de l'autogestion, de Henri Lefebvre; L'importance de l'autogestion pour la solution des problèmes internationaux, por A. Fiamengo; Perspectives de l'autogestion en Algérie, de Yves Sartan; Autogestion et parti, de Michel Raptis; Célestin Freinet, de Josehp Fisera; Célestin Freinet et l'autogestion pédagogique, de René Lourau; Comptes-rendus et bibliographie.

Constituyen la revista 116 páginas sin desperdicio alguno. Será de aparición trimestral. Un número vale 9 frs. La suscripción anual 32 frs. Edita la revista Editions Anthropos, 15, rue Racine, paris (6).

Todos los militantes preocupados por los problemas vitales de la revolución y de las realizaciones sociales contemporáneas tendrán en esta revista motivo de estudio y una fuente riquísima de inspiración y de documentación.

EL MUNDO ES UNA BOLA

Pablo VI recibió la visita de Jaroslav Curlje, enviado del Gobierno yugoslavo ante el Vaticano. Aportó al Papa un mensage personal de Tito y un donativo en numerario (¿dólares o rublos? Por lo que es de dinars no hay muchos en el país de Tito).

El Vicario de Cristo, conmovido ante la magnificencia del gesto, dijo: «No dudamos que la comunidad católica (yugoslava) se sentirá alentada a trabajar cada día con mayor ahinco en bien del país, al ver garantizados el respeto de sus derechos y de su libertad de acción, mediante un acto bilateral tan solemne.»

No se ha notificado aún la visita de Tito o Franco, pero todo llegará. Paciencia.

⁂

En otro acto también solemne, el ministro de la guerra portugués y los jefes de estado mayor lusitanos confirieron al cardenal Cerejeira, patriarca de Lisboa, y a monseñor Rodríguez, los grados respectivos de general de los ejércitos portugueses y de general de brigada.

La referencia de prensa no aclara si los citados serán «solamente convidados» por Salazar a desplazarse a Angola, donde al parecer se experimenta la necesidad urgente de la presencia y la intervención de todos los Spellman portugueses.

⁂

No se necesitan más que quince mil descendientes de Torquemada para imponer su fe a las autoridades «responsables» de casi 200 millones de habitantes. La comisión de investigación de las actividades antiamericanas llegó a la conclusión, después de varios meses de paciente estudio, de que los miembros del famoso Ku-klux-klan suenan quince mil miembros y que éstos despliegan sus actividades en quince Estados.

La comisión agrega que las actividades terroristas del klan tienen tendencia a extenderse a otras regiones, a pesar de los esfuerzos de las autoridades. Basándose en tales conclusiones, la comisión propone al Congreso que promulgue una ley que permita juzgar por medio de los tribunales federales a todo miembro de una organización clandestina que atraviese la frontera entre dos Estados para atentar contra alguien o para incitar al atentado.

De todo tiempo, la incompetencia y la inutilidad onerosa de los gobiernos se cubre por medio de leyes restrictivas. Guardias civiles e inquisidores han sabido entenderse entre sí. Pero las leyes quedan luego para expoliación del pueblo.

Aunque parezca una broma. Pero he aquí el caso de Earl. L. Francis, 33 años, ex empleado de oficina, individualista convencido que despreciando el automatismo y la regimentación de la vida moderna, prefirió suicidarse antes que plegarse a las exigencias de la sociedad. «Me niego a trabajar ocho horas diarias durante los seis días de la semana» — declaró el cuitado en 1964 —. Dicho y hecho. Abandonó Washington y se fue a vivir en anacoreta en las inmediaciones de Arizona. A 1.600 metros, desde una cumbre de los montes Catalina, lanzaba su olímpico desprecio a los rebaños del llano — le bastaban unos libros y los frutos de la tierra —.

Pero llegó la ley a desalojarle, personificada en una patrulla de corchetes. El terreno — dijo la ley — pertenece al Estado. El empedernido hombre libre no quiso doblarse. Se sentó sobre una caja de dinamita y dio fuego a la mecha. Sus ilusiones terminaron con su vida. Ni bardos ni poetas cantarán su tragedia. Bastará la ley para afirmar prohibiciones e imponer deberes que el rebaño — nosotros mismos — seguirá aceptando.

⁂

El presidente del tribunal civil de Amberes firmó una ordenanza concediendo a Jean-Paul Sartre el derecho de hacer prohibir la representación de «Las manos sucias» en el teatro Fakkel. Alegó el autor que la pieza se había montado sin contrato y sin su autorización. Sus dos abogados argumentaron que sin la autorización del autor, la representación podría dar al público una intervención tendenciosa.

Otro es el cantar y la causa. El admirador de Castro y de otros dictadorzuelos de opereta olvidó ya Hungría, la matanza de Budapest y los asesinatos cometidos por Stalin y por sus sucesores. Como todo intelectual que vive alejado del pueblo y de sus problemas, posee una visión superficial del problema social. Ello le conduce a contradicciones repetidas. «Las manos sucias» constituyó en su origen un tremendo panfleto, un alegato lanzado a voleo contra las prácticas del Partido Comunista. Hoy el filósofo existencialista — como se le adjetiva — acepta a Brejnev como aceptó a Kruschev y quiere borrar sus pecadillos del pasado.

Eso y no otra cosa motiva el que no quiera que se represente «Las manos sucias». Pero el texto existe, con su fuerza dramática, como una acusación no desmentida. Se puede leer la obra. A menos que Sartre no recurra a Mao para que los guardas rojos quemen todos los ejemplares... Es cosa de guardar uno, por si acaso.

⁂

Dos hechos — entre muchos otros — aportan una confirmación trágica a la tesis que constituye la trama de «Las manos sucias». Se ha de recordar a Krivi, autor de «La mano de Stalin sobre España». Murió asesinado en los Estados Unidos. No era ya «recuperable». Tampoco lo era Jean Valtin después de haber escrito «La noche quedó atrás», en la que relata cosas susceptibles de haber inspirado a Sartre.

«El cero y el infinito», de Kœstler constituye una confirmación aún más desesperante.

El malestar humano

EL eminente escritor anarquista Sebastián Faure escribió un libro titulado «El Dolor Universal», en el cual demostró que todos los seres humanos sufren mucho más de lo que deberían sufrir. En él describe con verdad fuera de dudas, los padecimientos evitables si la sociedad de los hombres estuviese diferentemente organizada. La desigualdad social es motivo de grandes penas y sinsabores, agravando la situación el imperio de los vicios, en los cuales el hombre es incontenible a pesar de su decantado dominio de sí mismo. El alcohol, el juego, los estupefacientes, la prostitución, la avaricia, los latrocinios, las condenas, el militarismo con su secuela de guerras, la lucha feroz, de lobos entre comerciantes, fabricantes, banqueros y políticos, y la pasión general por el dinero, ante el cual no hay amor ni escrúpulo que valga. Y esto, que fue dicho hace cincuenta años por lo menos, queda vigente tal vez como nunca.

¿Qué perspectiva queda? A nosotros, la de persistir propagando la anarquía, idea que corta de cuajo todo ese desideratum en que es mantenida la humanidad por la sociedad falsa que padecemos. Con una humanidad embrutecida no se va a ninguna parte. El principio de autoridad contribuye aún más al sostén de esbeneficio de los amos de la situación que, sean del color que sean, dominan la economía y rigen el sistema de convivencia «manu militari» y corrompiendo la pedagogía, sin dejar de persistir en la siembra de patriotismos opuestos, insistiendo en la difusión de religiones viejas o modernas para mantener a sus súbditos en su estado actual de inconsciencia.

Escarbando un poco más, damos con la práctica del agio, tanto en los elementos de vida como en materia escolar. Lo que el comerciante cobra por encima de su precio real es una estafa, y la enseñanza dirigida un crimen. La explotación de las viviendas es otro abuso incalificable, tanto en arriendos como en subarriendos. Explotar la necesidad humana de techo es de una crueldad inconcebible, y la ganancia del que no trabaja sacada del trabajo no tiene explicación favorable alguna. Tampoco las labores improductivas, o nefastas, tienen derecho a persistir entre los hombres. La rapiña y la especulación son propias de personas dotadas para dañar a sus semejantes.

Generalmente, los especuladores en finanzas y en políticas turbias se sirven de segundones que se denominan abogados, notarios, jueces. capitanes, diputados, senadores, sacerdotes, guardias de diferentes cuerpos, concubinas de salón, en una palabra, de cuanta gente no concurre a la producción pero que aconseja y obliga a los demás a que produzcan en beneficio de los amos de la situación y, de rechazo, para ellos. En realidad su ganancia es una estafa a la sociedad, a la cual nada aportan si no son argucias para que el desconcierto siga reinando en ella. Efectivamente, la presencia social de eso que se llama a sí propia «la fuerza viva», le sale cara al noble trabajador. Ella es la que más contribuye al encarecimiento de la vida, añadida al hecho de que, existiendo la propiedad particular, la presencia del agiotismo es tan odiosa como inevitable.

El régimen social que padecemos es tipicamente agiotista. En contraposición, la anarquía será el régimen social sin latrocinios ni posibilidad de haberlos. Y como todo agiotista es parásito, el régimen social anarquista estará libre de parásitos.

Tomen nota de estas aserciones aquellas gentes que creen poder hallar una situación de justicia y felicidad con creencias políticas o misticismos religiosos. Ni el discurso ni la oración resuelven nada. Con la lucha indirecta, desviada, de unos, y de cuantos clarividentes de ayer se han sumado a la confusión de hoy, no se alcanza otra meta que la de la rutina, de reconducción infalible al dolor humano que Sebastián Faure señaló.

MIGUEL FOZ

cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45